



Jean STAROBINSKI
LE CORPS
ET SES RAISONS

LA LIBRAIRIE
DU XXI^e SIÈCLE

SEUIL

LA LIBRAIRIE DU XXI^e SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Jean Starobinski

Le Corps et ses raisons

*Édité et préfacé par
Martin Rueff*

*ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e*

À l'origine de ce livre, deux rassemblements de mes textes concernant l'histoire du corps, édités et préfacés avec soin, l'un en Allemagne, l'autre en Espagne, par Fernando Vidal. Je salue son travail qui a rendu possible le présent ouvrage.

Jean Starobinski
Genève, 17 juin 2015

ISBN 978-2-02-123841-9

© Éditions du Seuil, novembre 2020

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Que la raison...

Je ne nie pas quant à moi que la douleur ne soit douleur.

Cicéron¹

Faire médecine

Le corps a-t-il une histoire ? M^{me} Bovary avait-elle de la fièvre ? Pourquoi Molière se moque-t-il des médecins ? Les psychiatres soviétiques ont-ils révolutionné l'approche des maladies nerveuses ? Et encore : d'où vient la semence ? Le stress est-il une maladie ? Que gagne-t-on à décrire des symptômes comme « psychosomatiques » ? Dans ce volume, on auscultera des corps et des textes, des mots et des membres ; on accompagnera des auteurs connus, on découvrira des médecins du passé qui éclairent des problèmes d'aujourd'hui.

Premier livre posthume de Jean Starobinski, *Le Corps et ses raisons* recueille des textes écrits entre 1950 et 1980. Le grand historien des idées et des formes, le spécialiste de Rousseau, de la pensée et des arts des Lumières, l'ami des poètes a voulu ce livre. Il l'a conçu. Il appartient à ces rêves de livres qui devinrent, à côté des grands livres publiés, des fantômes qui venaient le hanter et qu'il voulut, parfois, discipliner en leur donnant une architecture². Comme pour *L'Encre de la mélancolie*, il avait

1. *Tusculanes*, II, 33. « *Non ego dolorem dolorem esse nego.* »

2. Ce projet remonte aux années 1980. Voir notre note éditoriale en fin de volume.

ainsi fixé, en compagnie de Maurice Olender, le plan du *Corps et ses raisons* et nous pouvons donc sans le trahir le donner à lire, convaincu cependant que cet ennemi du *ne varietur* aurait ajouté une référence, soupesé un adjectif, corrigé une virgule et remis sur le métier les produits de ses pensées¹.

Au cœur du dernier chapitre des *Mémoires d'outre-tombe*, cette phrase de Chateaubriand :

Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités et des protocoles ; j'ai assisté à des sièges, des congrès et des conclaves ; à la réédification et à la démolition des trônes ; j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire : et ma vie solitaire et silencieuse marchait au travers du tumulte et du bruit avec les filles de mon imagination, Atala, Amélie, Blanca, Velléda, sans parler de ce que je pourrais appeler les réalités de mes jours, si elles n'avaient elles-mêmes la séduction des chimères².

Une formule, énigmatique presque, retient : « j'ai fait de l'histoire, et je la pouvais écrire ». Inversion des verbes : « faire » de l'histoire, c'était être historien et donc être écrivain, « l'écrire », c'était en être l'acteur, et donc la faire. Starobinski a « écrit » la médecine : il l'a « faite » ; il en a fait l'histoire : il l'a écrite.

Précisons un peu.

Dans des pages célèbres de *La Philosophie silencieuse ou Critique des philosophes de la science*, le philosophe Jean-Toussaint Desanti se demande quelle peut être la position d'un discours critique face au savoir de la science :

Faut-il se résoudre à ne rien dire des sciences, sauf à en produire soi-même ? Il s'en faut. Il est vrai que la tâche critique,

1. Nés du hasard, mais répondant souvent à la nécessité interne d'une pensée en mouvement que l'occasion pouvait révéler à elle-même, les textes qui composent ce livre s'inscrivaient dans un moment et un contexte précis : préface, conférence, compte rendu, hommage. Les lecteurs qui le souhaitent peuvent retrouver dans les « Sources » (p. 523) l'indication des circonstances qui ont présidé à la première rédaction des chapitres de ce livre.

2. Ces lignes se trouvent au chapitre IX du livre XII, quatrième partie des *Mémoires d'outre-tombe*, édition du centenaire, établie par Maurice Levaillant, Paris, Flammarion, 1982, p. 602.

celle qui consiste à annuler les discours intériorisants et reproducteurs, exige une installation dans le contenu des énoncés scientifiques. Cette « installation » ne peut être qu'une pratique. C'est là une partie, et non la moindre, de l'enseignement de G. Bachelard. Ou bien se taire sur une science, ou bien en parler de l'intérieur, c'est-à-dire en la pratiquant¹.

Soit. Mais il y a pratiquer et pratiquer. Jean Starobinski pratiqua la médecine en médecin avant de la pratiquer en historien et en interprète. Il fit les gestes du médecin, avant d'en retracer les histoires.

Et ce fut, à chaque fois, écrire l'histoire à l'épreuve des corps.

Une affaire de famille

Chez les Starobinski, la médecine fut d'abord une affaire de famille – un destin presque. Aron Starobinski, le père de Jean, avait dû quitter la Pologne pour Genève en 1913. Il avait envisagé d'y étudier les lettres. Il y devient médecin. Il achève sa formation en 1923, se spécialise en immunologie. Il semble que sa carrière hospitalière ait été interrompue en raison de l'aide qu'il avait apportée au régime bolchevique (Lénine loue ses services) après la Première Guerre mondiale². À la suite de cette ténébreuse affaire, les autorités suisses refuseront de naturaliser Aron Starobinski. On ne saurait omettre la part que l'antisémitisme répandu en Suisse entre les deux guerres a pu avoir dans ce refus. Quoi qu'il en soit, Aron Starobinski se tourne alors vers une clientèle privée. De 1932 à 1965, date de sa mort, il sera une figure de la médecine genevoise et, plus largement, de la culture à Genève³. On lui doit l'invention de vaccins et il est peut-être l'un des premiers à utiliser le terme de « biopolitique » auquel

1. Jean-Toussaint Desanti, *La Philosophie silencieuse ou Critique des philosophies de la science*, Paris, Seuil, 1975, p. 108.

2. Cf. Jean-Pierre Fayet, *VOKS, le laboratoire helvétique*, Genève, Georg, 2015 ; sur Aron Starobinski, p. 244-257.

3. C'est lui qui signe l'acte de décès de Robert Musil le 15 avril 1942. Cf. Frédéric Joly, *Robert Musil. Tout réinventer*, Paris, Seuil, 2015, p. 535,

Michel Foucault consacra une partie de son œuvre¹. Il est un praticien aimé et reconnu. Sa personnalité et son énergie font de lui un conférencier à succès dans des associations culturelles comme le « Club des soucieux ».

Comme son père, Jean Starobinski s'inscrit en médecine après avoir achevé sa licence de lettres en 1942. Il avait vingt-deux ans. Mais le parallélisme s'arrête là : le fils mène de front ses études de médecine et sa carrière de critique avant que cette dernière ne lui donne accès à une carrière universitaire. Il achève l'une et l'autre formation : il rédige une thèse en histoire littéraire, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, qu'il soutient à Genève devant Marcel Raymond en 1957, et une thèse en histoire de la médecine, *Histoire du traitement de la mélancolie*, qu'il soutient à Lausanne en 1959 devant Roland Kuhn. Cette thèse, qui a « longtemps circulé sous le manteau », n'a été rendue publique qu'en 2012, en ouverture de *L'Encre de la mélancolie*². Si littérature et médecine se sont entrelacées dans la vie et l'œuvre de Jean Starobinski comme deux tiges autour d'un même thyrses, l'histoire³, il faut décrire le second brin, moins connu du public.

Clinique et critique

La médecine me tentait parce que tout en m'assurant un avenir plus sûr, mieux inscrit dans la tradition familiale, elle avait une contiguïté avec les sciences humaines du côté de la

et aussi Jean Starobinski, *La parole est moitié à celui qui parle. Entretiens avec Gérard Macé*, Genève, La Dogana, 2009, p. 23.

1. Aron Starobinski, *La Biopolitique. Essai d'interprétation de l'histoire de l'humanité et des civilisations*, Genève, impr. des Arts, 1960.

2. Voir la préface de Jean Starobinski à *L'Encre de la mélancolie*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2012, p. 10.

3. Cf. Fernando Vidal, « Jean Starobinski, historien de la médecine ? », *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski*, n° 8, 2015, p. 3-8, et Vincent Barras, « Jean Starobinski, l'histoire et la médecine », *ibid.*, p. 8-14. Cf. aussi la thèse d'Aldo Trucchio, *Linguaggio poetico e linguaggio scientifico. Jean Starobinski e la « double légitimité » dei saperi*, soutenue à Genève en avril 2016 sous la direction du P^r Juan Rigoli.

psychiatrie. J'y étais encouragé par la lecture de Canguilhem (*Le Normal et le pathologique*), de Binswanger (*Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins*). Le soutien de ma famille me dispensait de suivre le parcours choisi par mes camarades après la licence ès lettres, qui devenaient pour la plupart des enseignants du secondaire. La philosophie avait fait partie de mes disciplines littéraires, et les études de médecine me paraissaient un prolongement de la philosophie, comme ce ne fut pas le cas pour mon père. [...] Pour le choix de la carrière médicale, des considérations pratiques intervenaient dans un contexte socioculturel qui a bien changé. Un médecin, à l'époque, ne dépendait que de lui-même et de son travail personnel. À la Faculté des lettres de Genève, un seul professeur, sauf rares exceptions, assurait l'enseignement d'une discipline entière. Il n'existait pas encore de départements où les tâches d'enseignement eussent été réparties entre plusieurs collègues, secondés par des assistants, etc. [...] Mes parents, tous deux médecins, appréciaient par-dessus tout l'indépendance, et ils voyaient toutes les dépendances liées à la carrière des lettres, qui leur semblait étroite et pas très prometteuse¹...

Jean Starobinski se tourne donc vers la médecine, parce que la possibilité d'y tracer sa voie semblait plus assurée que la carrière de professeur universitaire dans un contexte peu propice à la relève. Mais on ne saurait ignorer la continuité entre les lettres et la médecine – cette continuité était assurée par la psychiatrie sous le double patronage de l'histoire des idées médicales (Canguilhem²) et de la psychiatrie existentielle (Binswanger³). Jean Starobinski a su expliquer à plusieurs reprises en quoi un étudiant en lettres pouvait se sentir chez lui sur les territoires d'Asclépios.

1. Jean Starobinski, entretien privé enregistré par Martine Galland – reproduit avec l'autorisation de la famille.

2. Sur Canguilhem : « Oui, je n'ai cessé de me référer à sa pensée depuis le temps de mes premières études » (*La parole est moitié...*, *op. cit.*, p. 15). Cf. ici même « L'organisme créateur », p. 197.

3. *Grundformen und Erkenntnis menschlichen Daseins*, de Ludwig Binswanger, paraît à Zurich en 1942, et connaîtra plusieurs éditions (3^e éd., Munich / Bâle, Reinhardt, 1962).

*Les preuves en médecine,
toujours requises, toujours insuffisantes*

C'est d'abord une complémentarité épistémologique pensée à partir des travaux de Bachelard et de Canguilhem sur la formation de l'esprit scientifique : « [...] une complémentarité pouvait être imaginée. Il me semblait que les études de physique et de chimie préliminaires obligées de la pratique médicale n'avaient nullement pour conséquence l'abandon de mes intérêts pour la littérature¹. »

C'est ensuite, et plus profondément peut-être, que l'exercice du regard médical, comme celui du regard critique, est un exercice du jugement – entre positivité de la preuve (scientifique dans un cas, philologique dans l'autre) et engagement du sujet appelé à juger :

La médecine s'appuie sur des faits, alors que dans l'ordre littéraire les valeurs l'emportent sur les faits, même si les textes peuvent être abordés scientifiquement quand on les saisit dans leur structure matérielle. Le sentiment que j'avais, c'était que les preuves en médecine étaient toujours requises et toujours insuffisantes. Toute décision doit pouvoir être objectivement justifiée. [...] Nos certitudes sont produites par la communauté des chercheurs.

C'est aussi, et Jean Starobinski ne cesse d'y revenir, l'exigence d'une véritable relation. Tout comme le critique répond à l'appel d'une œuvre et invente la « relation critique », le médecin soigne un patient (et non une maladie) et réinvente à chaque fois la relation thérapeutique :

... soigner, on le sait, mais il faut le répéter, c'est s'adresser à une personne, pas à cet être abstrait qu'est la maladie. Et il faut se poser toutes les questions à la fois : est-il possible d'appliquer un traitement causal ? ne fait-on pas courir trop

1. Jean Starobinski, *La parole est moitié...*, op. cit., p. 16, ainsi que pour les prochaines citations.

de risques au patient ? ne pourrait-on pas se contenter d'un traitement symptomatique ? ou de mesures palliatives ? Il y a là un problème d'adéquation, ou de sagesse. Il faut parvenir à formuler la bonne question, pour lui donner une réponse qui soit à la fois la mieux justifiée et la plus économe au sens intellectuel du terme.

C'est enfin, et comme en retour, l'influence du souci de la précision médicale quand on se penche sur une œuvre.

En effet, et avec toutes les différences qu'il faut respecter, on lit un texte comme une situation vécue, même si le discernement requis n'est pas du même ordre. Le mot « discernement » que je viens d'employer est le cousin du mot « diagnostic ». Les études de stylistique et de sémantique d'un Leo Spitzer sont des exercices de symptomatologie. Notons que le mot « sémiologie » a été employé dans le domaine littéraire comme dans le domaine médical.

Cet entrelacs de la critique et de la clinique, étudié théoriquement par les philosophes Michel Foucault et Gilles Deleuze¹, Jean Starobinski l'aura et vécu dans sa pratique et pensé dans la théorie et dans l'histoire. S'il est difficile de reconstruire dans le détail ce que fut sa pratique clinique, Starobinski nous permet de penser à la fois une critique de la clinique² et une clinique de la critique. Il a contribué de manière décisive à l'histoire des

1. Cf. Michel Foucault, *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963, (puis in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », vol. 1, 2015, texte établi par François Delaporte, p. 672-902), et Gilles Deleuze, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993.

2. « Langage poétique et langage scientifique », *Diogène*, n° 100, 1977, p. 139-157 (repris in Jean Starobinski, *La Beauté du monde*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2016, p. 881-895) et la préface à Victor Segalen, *Les Cliniciens ès lettres*, Fata Morgana, 1982. Cf. Gérard Danou, « Sur une photographie d'un jeune homme en médecin, ou de l'expérience clinique à l'expérience critique », in Murielle Gagnebin et Christine Savinel (dir.), *Starobinski en mouvement*, Seyssel, Champ Vallon, 2001, p. 228-234.

idées médicales par sa thèse, son enseignement¹ et ses études². Il a fait école³.

*Les études de médecine
à l'université de Genève*

Jean Starobinski entre en médecine en 1942. La formation se déploie sur six ans. Le baccalauréat universitaire de médecine comportait trois examens : le premier examen propédeutique comprenait de la zoologie et de la botanique ; le deuxième propédeutique (deuxième année) portait sur des disciplines comme l'anatomie et la physiologie ; le dernier examen était le « final ». Le 14 juillet 1945, Jean Starobinski obtient son certificat de la Faculté de médecine de l'université de Genève. Il est « bachelier ès sciences médicales ». Commence alors une formation de trois ans consacrée à la démarche clinique, à l'acquisition et à l'application des connaissances dans diverses disciplines telles que la médecine interne et de premier recours, la pédiatrie, la chirurgie, la psychiatrie ou la gynécologie-obstétrique. D'après son livret d'étudiant, Jean Starobinski suit 35 heures de cours en Faculté de médecine au semestre d'hiver 1945-1946 et assiste aux services d'auscultation pour débutants à l'hôpital cantonal de Genève.

À l'époque, comme aujourd'hui, l'inscription aux études de médecine se faisait au plan fédéral. Apatride comme son père, Jean Starobinski est inscrit au seul niveau cantonal et ne peut obtenir son droit de pratique. Il faut ici rappeler que les services de Rothmund avaient rejeté la demande de

1. Sur les cours de Jean Starobinski, cf. Vincent Barras, « Jean Starobinski, l'histoire et la médecine », art. cité, p. 9-10.

2. Cf. l'ensemble rassemblé sous le titre *L'Encre de la mélancolie*, op. cit. À côté de la thèse republiée (*Histoire du traitement de la mélancolie*, p. 15-157), on trouvera d'importantes études – cf. notamment la seconde section consacrée à « L'anatomie de la mélancolie », p. 161-253.

3. Cf. Juan Rigoli, *Lire le délire. Aliénisme, rhétorique et littérature en France au XIX^e siècle*, préface de Jean Starobinski, Paris, Fayard, 2001.

naturalisation de Jean Starobinski en 1940¹. On peut faire l'hypothèse qu'à la motivation de l'antisémitisme déjà alléguée s'étaient ajoutés les soupçons qui s'attachaient à la figure d'Aron Starobinski, puisqu'il fut demandé au fils de s'éloigner de la maison du père.

Jean Starobinski devra donc repasser ses examens de médecine au niveau fédéral. Il obtiendra la nationalité suisse en 1948. Il a vingt-huit ans. On lui a fait grâce du premier examen propédeutique, mais il doit demander des notes de physiologie à une étudiante. Cette étudiante, c'est Jacqueline Sirman. Elle deviendra son épouse et la compagne d'une vie².

Jean Starobinski sera médecin assistant à la clinique thérapeutique de l'hôpital cantonal et universitaire de Genève de 1948 à 1953. Comme, pendant une période au moins, il est aussi assistant en littérature à l'université de Genève, son « ordre du jour³ » est bien rempli :

Deux années pendant lesquelles j'étais assistant ont coïncidé avec deux années moins lourdes pendant lesquelles j'accomplissais mes études médicales – car c'était une sorte de double vie. Double vie où je devais être à huit heures du matin à la visite et préparer les présentations de cas, faire la visite tous les jours avec les médecins adjoints, fixer la thérapeutique, etc. C'était une vie, disons, un peu chargée⁴.

1. Jean Starobinski incriminera « les services de M. Rothmund qui ont, durant la guerre, refusé ma demande de naturalisation alors même que j'étais né à Genève, et que j'y avais séjourné continuellement », déclaration reprise in *Les Juifs en Suisse*, propos et interviews recueillis par Michel Bavarel, Fribourg, La Liberté / Zurich, Fédération suisse des communautés israélites, s.d., p. 29.

2. Cf. Martin Rueff, « L'œuvre d'une vie », in Jean Starobinski, *La Beauté du monde*, op. cit., p. 71-74.

3. Cf. Jean Starobinski, « L'ordre du jour », *Le Temps de la réflexion*, Paris, n° 4, 1983, p. 101-125. Cf. Marielle Macé, « La forme du jour », *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski*, n° 5, 2012, p. 3-7.

4. Julien Zanetta, « Entre Genève et Baltimore : Jean Starobinski à Johns Hopkins », *MLN*, vol. 124, n° 4, septembre 2009, p. 986-995, ici p. 987, ainsi que pour les citations suivantes.

*Baltimore et l'histoire de la médecine
(1953-1956)*

Lorsque, à l'initiative du critique littéraire Georges Poulet, Jean Starobinski accepte de se rendre à Baltimore, en 1953, il découvre qu'il va pouvoir poursuivre le travail du littéraire sans abandonner celui du médecin. S'il enseigne trois ans au « Romance Languages Department » de l'université Johns Hopkins à Baltimore, en qualité d'*assistant professor*, il va aussi faire l'apprentissage de l'histoire de la médecine auprès d'une équipe de chercheurs incomparables et se perfectionner en histoire des idées. C'est au même moment qu'il assiste à la gigantomachie qui mettait aux prises Georges Poulet et Leo Spitzer, deux immenses critiques littéraires qui incarnèrent l'un et l'autre les deux facettes de sa « relation critique ».

J'étais assez fidèle des visites du samedi de l'hôpital, des confrontations anatomopathologiques du mercredi avec le professeur Rich et quelque peu aux cours de psychiatrie. J'avais rencontré à New York, ayant une adresse que m'avait donnée Merleau-Ponty, Kurt Goldstein. Je gardais donc tout un côté orienté vers les problèmes, disons, de la totalité des problèmes philosophiques de la médecine, qui, à ce moment-là, étaient exprimés par Merleau-Ponty dans *Les Temps modernes* ou ailleurs. Il y avait également, tous les samedis, une grande visite, qui était la présentation d'un cas un peu extraordinaire. Et le mercredi, la *Clinical Pathological Conference*. J'ai aussi suivi quelques cours de neuro-ophtalmologie de très grands patrons. Dès la première de mes années baltimoriennes, je m'étais souvent rendu à l'Institute of the History of Medicine de Monument Street. J'y écoutais les cours donnés par d'admirables historiens de l'« école allemande »¹.

Si Jean Starobinski garde donc un contact avec la clinique et les malades (la Johns Hopkins School of Medicine est une des meilleures au monde et compte déjà de nombreux Prix

1. *Ibid.*, p. 993.

Nobel), s'il participe à la visite du samedi et suit quelques cours de neuro-ophtalmologie, un important virage se confirme dans sa carrière médicale. Il va le conduire de la pratique médicale à l'histoire de la médecine et à la philosophie des idées médicales. Telle est l'Amérique de l'après-guerre : à Baltimore se retrouvent Berlin, Paris et Genève.

Tout se passe en effet comme si, à Baltimore, des influences disparates avaient fini par converger et *prendre* pour donner à Jean Starobinski, sinon des thèses unitaires, du moins une attention et un style de réflexion : c'est la phénoménologie de la perception de Maurice Merleau-Ponty qui prend le corps comme un tout, c'est la gestalt-thérapie de Kurt Goldstein qui prend le corps comme une structure, c'est l'école allemande qui prend le corps comme une histoire. « Tout », « structure », « histoire » : autant de raisons du corps.

Interne à l'hôpital psychiatrique de Cery

À son retour d'Hopkins, avant d'être élu comme professeur d'histoire des idées à l'université de Genève, Jean Starobinski vit à Lausanne et remplit la fonction d'interne à l'hôpital psychiatrique universitaire de Cery (Lausanne) de 1957 à 1958¹ sous le patronat de Roland Kuhn. En 1958, il rend compte, pour la revue *Critique*, de l'ouvrage que Roland Kuhn vient de consacrer au test de Rorschach². Starobinski suit les patients internés dans un hôpital psychiatrique sur la vie duquel nous possédons une riche documentation qui nous permet de mieux saisir ce que pouvait être le quotidien du

1. Jean Starobinski, *La parole est moitié...*, *op. cit.*, p. 18, et *L'Encre de la mélancolie*, *op. cit.*, p. 9-11.

2. Jean Starobinski, « Des taches et des masques », *Critique*, Paris, n^{os} 135-136, 1958, p. 792-804. À propos de *Psychodiagnostik* de Hermann Rorschach : Ewald Bohm, *Lehrbuch der Rorschach-Psychodiagnostik* ; Françoise Minkowska, *Le Rorschach* ; Roland Kuhn, *Über Maskendeutungen im Rorschachen Versuch*. Ce texte sera repris, remanié, sous le titre « L'imagination projective », in *La Relation critique (L'Œil vivant II)*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2001, p. 275-292.

jeune docteur¹. Par ailleurs, Jean Starobinski poursuit aussi son travail en histoire de la médecine commencé à Hopkins. Or cette histoire connaît un moment d'exception qui atteste des relations entre la psychiatrie suisse et les philosophes et écrivains français. Roland Kuhn (1912-2005) dirige la clinique de Münsterlingen (sur le lac Léman) depuis 1939. Il a rencontré très tôt Ludwig Binswanger et, comme Kuhn est l'héritier de Rorschach à Münsterlingen, Binswanger lui aurait demandé : « Est-ce que vous comprenez quelque chose au test de Rorschach² ? » Kuhn se passionne pour les masques et contribuera à la diffusion de la psychiatrie existentielle en Suisse et en France. Jacqueline Verdeaux (qui avait assuré la traduction du *Rêve et l'existence* de Binswanger, préfacée par Foucault qui viendra rencontrer Kuhn à Münsterlingen³)

1. De manière générale, nous renvoyons à Jacques Gasser, « Essai de bibliographie sur l'histoire de la psychiatrie en Suisse », *Archives suisses de neurologie et de psychiatrie*, vol. 151, n° 5, 2000, p. 44-57. Cf. aussi Christian Müller, *De l'asile au centre psychosocial. Esquisse d'une histoire de la psychiatrie suisse*, Lausanne, Payot, 1997, surtout p. 189-258. Sur Cery en particulier, nous avons pu consulter : Claude Cantini, « Répression et psychiatrie ou un siècle de travail à l'hôpital de Cery », *Psychiatrie pratique*, n°s 2, 3 et 4, 1972 ; Georges Klein et Jacques Gasser, « L'évolution de la psychiatrie à travers les dossiers de patients. L'exemple de l'hôpital psychiatrique de Cery (1873-1959) », *Revue historique vaudoise*, n° 103, 1995, p. 65-85. Deux livres sont particulièrement utiles : Claude Secrétan, *L'Hôpital de Cery (1873-1973)*, Lausanne, Payot, 1973, et Claude Cantini et Jérôme Pedroletti, *Histoires infirmières. Hôpital de Cery sur Lausanne (1940-1990)*, Lausanne, Éd. d'En bas, [2000].

2. Roland Kuhn, « Esquisse d'une autobiographie », in *id.*, *Écrits sur l'analyse existentielle*, textes réunis et présentés par Jean-Claude Marceau, préface de Mareike Wolf-Fédida, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 41-54. Cf. aussi Ludwig Binswanger, *Introduction à l'analyse existentielle*, préface de Roland Kuhn et Henri Maldiney, traduction et glossaire par Jacqueline Verdeaux et Roland Kuhn, Paris, Minuit, 1971. Entre 1940 et 1950, Roland Kuhn consacre de nombreux articles au test de Rorschach. Sur Kuhn, cf. Jean-Claude Marceau, « Penser les troubles de l'existence avec Roland Kuhn », *L'Information psychiatrique*, vol. 84, n° 5, 2008, p. 427-433.

3. Cf. Ludwig Binswanger, *Le Rêve et l'existence*, préface de Michel Foucault, trad. par Jacqueline Verdeaux, Paris, Desclée de Brouwer, 1954. Sur cette traduction, la préface et la visite que fit Foucault à la clinique de

traduit sa *Phénoménologie du masque à travers le test de Rorschach*. Le livre paraît en 1957 avec une préface de Gaston Bachelard qui met en évidence la valeur de l'instrument de Rorschach pour l'analyse phénoménologique des expressions du comportement humain et montre son affinité avec l'interprétation des rêves¹. Il se trouve que les liens entre Jean Starobinski et Roland Kuhn vont s'enrichir encore quand le premier entreprendra une thèse dont le second devait prendre la direction. Starobinski se souvient : « C'est dans la bibliothèque de l'hôpital psychiatrique, en 1958-1959, que j'ai rédigé l'*Histoire du traitement de la mélancolie*, qui m'a permis de porter le titre de docteur de l'université de Lausanne quelques mois plus tard². »

En juin 1958, Jean Starobinski est élu professeur d'histoire des idées à la Faculté des lettres de l'université de Genève. C'est la fin des incertitudes. Les Starobinski vont pouvoir s'installer à Genève, se rapprocher de leurs familles respectives, et Jean Starobinski mettre fin « à toute activité médicale » pour se consacrer au déploiement multiple de son œuvre. Il reste que la thèse qui permit à Jean Starobinski de devenir docteur en psychiatrie n'est pas son dernier mot et que le critique de la littérature et des formes de la sensibilité ne cessa jamais d'être historien de la médecine et des idées médicales.

Le « chemin » Starobinski

Refusant les nomenclatures écrasantes qui avaient cours comme les déclarations théoriques fracassantes, Jean Starobinski s'est tenu à distance des grands débats qui ont traversé la critique littéraire de langue française entre 1947 (*Qu'est-ce*

Kuhn, cf. Elisabetta Basso, « *Le Rêve et l'existence*, histoire d'une traduction », in Elisabetta Basso et Jean-François Bert (dir.), *Foucault à Münsterlingen. À l'origine de l'« Histoire de la folie »*, Paris, Éd. EHESS, 2015, p. 141-174.

1. Roland Kuhn, *Phénoménologie du masque à travers le test de Rorschach*, trad. par Jacqueline Verdeaux, Paris, Desclée de Brouwer, 1957.

2. Jean Starobinski, *La parole est moitié...*, op. cit., p. 18.

que la littérature ? de Jean-Paul Sartre) et 1966 (colloque de Cerisy consacré aux *Chemins actuels de la critique*)¹. Ces années de tumulte théorique sont marquées par le triomphe de la linguistique structurale et par son extension aux études littéraires. Des esprits inquiets et enthousiastes se demandent ce que comprendre veut dire. À l'écart, et dans un mouvement convergent, Jean Starobinski trace son propre « chemin » – ce qui se dit en grec « méthode ». Il a ramassé sous la forme d'épuration sa contribution à la doctrine de l'interprétation littéraire dans un texte qu'il a écrit et réécrit (« cent fois sur le métier... ») pendant près d'un demi-siècle : « Le progrès de l'interprète² ». Alors que tout le presse de s'exprimer sur ses « thèses », sur ses choix de méthode, sur ses options théoriques, il prend son temps³. Arrêtons-nous un instant sur ce texte devenu un « classique »⁴.

Au terme d'une lecture éblouissante d'un passage des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, où il veut trouver une mise en scène même de l'interprétation (le jeune Rousseau valet dans une famille noble s'attire le regard bienveillant d'une jeune femme désirée parce qu'il sait déchiffrer une devise que

1. Cf. Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1947 ; sur Starobinski et Sartre, cf. Karlheinz Stierle, « Dévoilement de la lecture », in *Cahiers pour un temps*, numéro consacré à « Jean Starobinski », Paris, Centre Georges-Pompidou, 1985, p. 73-83. Cf. *Les Chemins actuels de la critique*, colloque de Cerisy dirigé par Georges Poulet, Paris, Plon, 1967 ; rééd., Paris, Hermann, 2011.

2. Cf. d'abord *L'Œil vivant. Essai*, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1961, et *La Relation critique (L'Œil vivant II)*, Paris, Gallimard, coll. « Le Chemin », 1970, puis Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2001.

3. « Mais l'interprétation doit frayer son chemin sans compter sur le moindre guide. J'esquisse ici une théorie de l'interprétation (non une méthode). [...] C'est qu'il me tarde de prendre le large, c'est-à-dire d'affronter un problème ou une œuvre dont je pressens qu'ils peuvent me mettre à l'épreuve » (« Entretien avec Jacques Bonnet », in *Cahiers pour un temps*, numéro consacré à « Jean Starobinski », *op. cit.*, p. 12). Jean Starobinski insiste ici sur « Le dîner de Turin », p. 12.

4. Telle lecture eut une influence « décisive pour une bonne part de la jeune génération d'alors », écrit la philosophe Danièle Cohn in *L'Artiste, le vrai et le juste. Sur l'esthétique des Lumières*, Paris, Éd. Rue d'Ulm et musée du quai Branly, 2014, p. 131.

ses employeurs peinent à comprendre¹), Jean Starobinski peut donner sa propre doctrine de l'interprétation : à un cercle herméneutique qui ramène du sujet au sujet parce qu'il comprend l'objet de sa quête dans la compréhension de soi², s'oppose le cercle de l'objet qui s'interpose entre moi et moi parce qu'il fait de l'objet le *problème* qui m'empêche d'avancer et ne me ramène pas à un moi qui serait identique à celui qui s'était engagé dans la compréhension, mais me déporte et me change³. Telle est la relation critique où s'inverse la formule de Pascal « Console-toi : tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé⁴ » en un « Réjouis-toi : tu ne te trouverais pas autre que tu n'es si tu ne t'étais cherché ailleurs dans la résistance des œuvres ». La distance est la condition de la compréhension vraie : « La compréhension critique ne vise pas à l'assimilation du dissemblable. Elle ne serait pas compréhension si elle ne comprenait pas le divers en sa différence et si elle n'étendait pas cette compréhension à elle-même et à sa relation aux œuvres⁵. »

1. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, livre III, in *Œuvres complètes*, vol. 1, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 94-96.

2. « L'herméneutique peut se définir comme l'art de comprendre et d'interpréter. Cette définition, la plus généralement reçue aujourd'hui, demande à être elle-même comprise et interprétée » (Jean Starobinski, « L'art de comprendre », préface à l'*Herméneutique* de Friedrich Schleiermacher [1987], in Jean Starobinski, *Les Approches du sens. Essai sur la critique*, Genève, La Dogana, 2013, p. 282-290).

3. « Il faut admettre que l'interprétation passe encore par un second cercle, contemporain du précédent, mais prenant son origine tout à l'opposé : un cercle qui va de l'objet à l'objet, qui part d'une occurrence particulière, différente, significative, pour revenir à cette même occurrence, mais cette fois plus fortement légitimée dans sa particularité et sa signification. [...] À l'assomption de l'objet dans le discours universalisant répond maintenant la descente du discours universalisant dans l'objet particulier, dans l'altérité. [...] Nous pouvons dire que l'interprétation veut tout ensemble l'abolition de la différence (par le discours inclusif et totalisant), et le maintien de l'écart (par la compréhension de l'autre en tant qu'autre) » (Jean Starobinski, *La Relation critique*, *op. cit.*, p. 198).

4. *Pensées* de Pascal, Brunschvicg 553 / Tourneur p. 22 / Le Guern 717 / Lafuma 919 / Sellier 751.

5. Jean Starobinski, « Le sens critique », in *id.*, *La Relation critique*, *op. cit.*, p. 49-50.

Dans la biographie intellectuelle de Jean Starobinski, ces deux cercles, ces deux mouvements, celui de l'empathie et celui de la distance, de la compréhension subjective et de l'explication objective, se confondent avec deux figures, passionnément aimées : Georges Poulet, l'étonnant critique de l'identification ; Leo Spitzer, l'extraordinaire fondateur de la stylistique moderne. Pour l'un, critiquer, c'est comprendre dans la transparence des cœurs et s'identifier au mépris des signes (Starobinski évoque à son propos un « subjectivisme antiformaliste¹ ») ; pour l'autre, c'est buter sur la langue et faire de cette butée à la fois l'élan et la preuve². Il est remarquable que le plus long développement que Jean Starobinski ait jamais consacré à Martin Heidegger et au fondement de l'herméneutique dans la « temporalité même du *Dasein* » se trouve dans l'éloge qu'il prononce de la méthode de Leo Spitzer : « Que cherche-t-on à comprendre ? Comment se délimite la chose explorée ? Quelle est son étendue ? Bref, quelles sont les données premières que l'on va tenter de saisir et d'unifier dans la compréhension³ ? »

La relation critique, c'est à la fois la relation aux critiques et la relation à la critique. « S'il fallait donc définir – conclut Jean Starobinski – un “type idéal” de critique, j'en ferais un composé de rigueur méthodologique (liée aux techniques et à leurs procédés vérifiables) et de disponibilité réflexive (libre de toute astreinte systématique)⁴. »

Formulons l'hypothèse suivante : tout comme Jean Starobinski aura pu s'affranchir du cercle de la subjectivité en donnant

1. Jean Starobinski, préface à Georges Poulet, *Les Métamorphoses du cercle*, Paris, Plon, 1961 (ce texte parut la même année que *L'Œil vivant*), puis Pocket, coll. « Agora », 2016, p. 11.

2. Cf. « Leo Spitzer et la lecture stylistique », d'abord préface à Leo Spitzer, *Études de style*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1970, puis comme second temps de la première de *La Relation critique*, *op. cit.*, p. 57-108. Les textes de Spitzer étaient traduits par Alain Coulon, Michel Foucault et Éliane Kauffholz. Ce volume fit beaucoup pour la renommée de Spitzer en France et en Europe.

3. *Ibid.*, p. 95.

4. Jean Starobinski, « Le sens de la critique », in *id.*, *La Relation critique*, *op. cit.*, p. 53.

à la positivité philologique le poids de la preuve et à l'explication objective d'un fait de langue un rôle déterminant dans la compréhension des textes littéraires et des formes symboliques, de la même manière il aura fait l'expérience de la compréhension des corps en les insérant dans les aventures de l'existence mais aura opposé à cette compréhension l'explication scientifique et rationnelle des pathologies. Ici aussi, l'insertion de la maladie du corps à comprendre dans la vie, et de la vie dans la vie de celui qui comprend doit s'opposer à la résistance objective de cette maladie et à son retour sur l'interprétant. Telle déclaration eût pu mettre les commentateurs sur la piste :

J'ai donc pu faire l'apprentissage des conditions objectives de la connaissance scientifique. J'ai entrevu les disciplines expérimentales. J'ai vu qu'on pouvait prendre appui sur les résultats, tout en les tenant pour provisoires. J'ai appris la résistance tenace que les faits opposent à nos constructions théoriques (et je sais aussi par quelles ruses on peut tenter de prouver leur concordance). Mon apprentissage de psychiatre m'a fait constater ce qui de l'homme était accessible à une approche biologique, et ce qui, en revanche, dans ses actes de relation, ne se laisse pas réduire à un système d'objets naturels¹.

Ici encore, un cercle coupe l'autre. Quand il commente le test psychologique de Rorschach qui confronte un patient invité à interpréter des séries de taches grises ou colorées suggérant des formes confuses, Jean Starobinski fait remarquer :

Nous voici ramenés au « cercle herméneutique » : chaque détail doit être confronté au tout, et le tout doit être réinterprété à la lumière de chaque nouvelle acquisition partielle : tâche infinie (puisque le cercle herméneutique ne se clôt jamais), mais aussi infiniment féconde. [...] Loin de s'effacer, le rôle de l'interprète [...] ne fait que se renforcer et se confirmer davantage [...]. Bien que le test recoure à l'immédiat de la perception, cet immédiat est aussitôt perdu et compromis, d'abord parce que le sujet doit *dire* ce qu'il perçoit, et inter-

1. Jean Starobinski, « Entretien avec Jacques Bonnet », in *Cahiers pour un temps*, op. cit., p. 22.

prêter dans le « langage de la tribu » ce qu'il a senti ; ensuite, parce que le psychologue doit commenter, dans le langage de la science, le discours « naïf » que le sujet lui a tenu. Par conséquent, le diagnostic est une œuvre seconde, construite sur cette première œuvre qu'est la réponse du sujet. Voilà qui n'est pas très éloigné de ce que poursuit, dans un autre domaine, l'activité critique¹.

Entre la « relation critique » et la « relation clinique », il ne suffit pas d'établir des liens d'illustration (l'une et l'autre s'épaulant pour se donner, là un supplément de scientificité, ici un supplément d'âme) et il ne suffit pas non plus (ce qui est déjà beaucoup mieux) de faire de l'une et de l'autre deux disciplines du regard et de l'attention (là aux œuvres, ici aux êtres). Il convient de les reconduire l'une et l'autre à une seule et même interrogation, inquiète, sur ce que comprendre veut dire. C'est dans l'herméneutique que relation critique et relation clinique convergent et c'est en elle que leurs savoirs et leurs gestes se trouvent remembrés. C'est en elle que se distribuent différents régimes de rationalité.

Or, tout comme Georges Poulet et Leo Spitzer avaient pu incarner les figures tutélaires de ces deux postulats, de la même manière deux influences contraires, qui se sont sédimentées dans le temps pour se rencontrer elles aussi à Johns Hopkins, se partagent l'herméneutique médicale de Jean Starobinski : la phénoménologie et la psychiatrie existentielle se tiennent sur le rivage de la compréhension, l'épistémologie et l'histoire des sciences veillent sur celui de l'explication.

Il appartient à Jean Starobinski d'avoir su inventer sa propre relation critique entre ces deux pôles et c'est pour avoir su mettre un objet qui permît de les accueillir l'un et l'autre et pour avoir inventé une qualification propre de cet objet qu'il restera, dans ce domaine aussi, un inventeur profond bien que discret. Cet objet est le corps, sa qualification l'expression.

1. Jean Starobinski, « L'imagination projective (le test de Rorschach) », in *id.*, *La Relation critique, op. cit.*, p. 286-287. La décision de placer ce texte au cœur de *La Relation critique* est digne du plus grand intérêt.

Portons notre attention sur chacun des rivages pour mieux comprendre, peut-être, la relation clinique.

Le corps n'est pas un objet :
Merleau-Ponty

Jean Starobinski a connu Maurice Merleau-Ponty ; il l'a aimé¹ ; il a écrit pour lui². Mais surtout, il a lu et médité la *Phénoménologie de la perception* et a subi sa profonde influence. Là il a suivi Merleau-Ponty dans sa critique de la physiologie mécaniste, là il a débouté la psychologie classique de ses prétentions, là il a épousé la synthèse du corps propre pour retenir que « je ne suis pas devant mon corps, je suis dans mon corps, je suis mon corps³ » et que « ce n'est pas à l'objet physique que le corps peut être comparé » « mais plutôt à l'œuvre d'art ». Parce qu'il les avait pressenties, Jean Starobinski a fait siennes les thèses du grand chapitre VI, « Le corps comme expression et la parole », où Merleau-Ponty porte au plus haut l'analyse du langage et l'analyse du corps parce qu'il sait les nouer autour d'une réflexion inédite sur le geste : « La parole – écrit Merleau-Ponty –

1. En attendant le dépouillement systématique de la correspondance conservée aux Archives littéraires de Berne, on lira plus loin le beau portrait – « Merleau-Ponty séduisait par cette solidité souple, cette vivacité tempérée, cette finesse hâlée... » ici même, p. 130. Ses phrases lui font penser au « meilleur Valéry ». Maurice Merleau-Ponty intervient le 10 septembre 1951 aux « Rencontres internationales de Genève ». Cf. Maurice Merleau-Ponty, « L'homme et l'adversité », in *La Connaissance de l'homme au XX^e siècle. Textes des conférences et des entretiens organisés par les Rencontres internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, 1951, p. 51-77.

2. Il a contribué à l'entreprise des *Philosophes célèbres* dirigée par Merleau-Ponty (Paris, Mazenod, 1956) en rédigeant les notices suivantes : « Le rationalisme du XVIII^e siècle », p. 180-184 ; « Montaigne », p. 188-193 ; « Pierre Bayle », p. 385-386 ; « Montesquieu », p. 386 ; « Fontenelle », p. 386 ; « Voltaire », p. 387.

3. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* (Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1945), in *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2010, p. 834.

est un véritable geste et elle contient son sens comme le geste contient le sien¹. » Ce que Starobinski trouve chez Merleau-Ponty, c'est une approche du corps qui, récusant son objectivation par les sciences, fait se nouer en lui le monde qu'il ouvre et l'expression qu'il enveloppe². Starobinski partage cette conviction que le corps n'est pas un objet. Jamais il n'oubliera la leçon essentielle de la *Phénoménologie de la perception* : le corps propre n'est pas une chose, mais un moyen de manifester un sens, de le faire exister dans le monde³. Il est frappant qu'au moment d'évoquer son ami disparu le critique retrouve une de ses intuitions. Car, tout comme, pour le philosophe qui cite Paul Valéry, le « peintre apporte son corps⁴ », pour Starobinski, il en va de même avec Merleau-Ponty qui apporte son corps dans l'écriture : « Ce n'est pas seulement par l'adhésion de notre esprit que nous sommes conviés à lui répondre, mais avec toute l'expé-

1. *Ibid.*, p. 870.

2. Sur la *Phénoménologie de la perception*, on peut citer l'étude pionnière d'Alphonse De Waelhens, *Une philosophie de l'ambiguïté. L'existentialisme de Maurice Merleau-Ponty*, écrite pour ainsi dire « à chaud » (Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1951). Pour des études plus récentes, cf. Renaud Barbaras, *De l'être du phénomène. Sur l'ontologie de Merleau-Ponty*, Grenoble, J. Millon, coll. « Krisis », 1991, et *Le Tournant de l'expérience. Recherches sur la philosophie de Merleau-Ponty*, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque d'histoire de la philosophie », 1998, ainsi qu'Étienne Bimbenet, *Après Merleau-Ponty. Études sur la fécondité d'une pensée*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2011. Cf. Claude Lefort, « *Sur une colonne absente* ». *Écrits autour de Merleau-Ponty*, Paris, Gallimard, 1978.

3. On comparera cette proposition de Merleau-Ponty : « Je ne puis comprendre la fonction du corps vivant qu'en l'accomplissant moi-même et dans la mesure où je suis un corps qui se lève vers le monde » (*Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 754), et celle-ci due à Jean Starobinski : « La conscience est parce qu'elle s'apparaît. Mais elle ne peut s'apparaître sans faire surgir un monde auquel elle est indissolublement liée » (« Montaigne ou la conversion à la vie », *Médecine de France*, n° 119, 1961, p. 48, puis in *Montaigne en mouvement*, Paris, Gallimard, 1982, puis 1993). Il est vrai que c'est à l'incitation amicale de Merleau-Ponty que Starobinski dit devoir l'idée de son Montaigne (*Montaigne en mouvement*, p. 590).

4. Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'esprit*, II, in *Œuvres*, *op. cit.*, p. 1594.

rience de notre corps, avec tout le savoir obscur que la vie a déposé en nous. »

En 2012, au moment de préfacer *L'Encre de la mélancolie*, Jean Starobinski revient sur les circonstances de sa thèse en histoire de la médecine à la fin des années 1950. Il brosse un portrait rapide de Roland Kuhn : « Roland Kuhn, attentif aux innovations pharmacologiques, ne désirait pas renoncer aux approches philosophiques ou “existentielles” de la maladie mentale¹. Lié à Binswanger et à sa *Daseinsanalyse*, proche plus tard d'Henri Maldiney, il souhaitait que la pratique psychiatrique ne perde pas de vue les contenus de l'expérience vécue². » Évoquer Kuhn et Binswanger sur la même berge que Merleau-Ponty, c'est revenir en Suisse.

On mesure mieux aujourd'hui l'importance de Ludwig Binswanger dans l'histoire de la psychiatrie³ ; il est aisé, par là même, de comprendre celle qu'il eut pour Jean Starobinski,

1. Censé étudier les effets neuroleptiques d'une molécule proche du Largactil (G22355), Kuhn constate qu'elle n'en a aucun mais que, par contre, elle a un effet antidépresseur. La découverte de la chlorpromazine date de 1952. Elle est due à Henri Laborit et à ses collègues psychiatres, Jean Delay et Pierre Deniker. Les tests de Roland Kuhn font aujourd'hui l'objet d'une polémique.

2. Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, *op. cit.*, p. 11.

3. « Ludwig Binswanger a été psychiatre dans l'acception la plus concrète du terme. Né en 1881 à Kreuzlingen (Suisse), il est de la génération d'après Freud, dont il fut l'ami. Reçu docteur en médecine par Jung en 1906, puis assistant au Burghözli (Zurich), alors dirigé par E. Bleuler, il fit quelques stages en Allemagne avant d'exercer au sanatorium psychiatrique de Bellevue que son grand-père avait fondé à Kreuzlingen. Succédant à son père mort en 1910, il dirigea l'établissement pendant plus de 45 ans, jusqu'en 1956 », écrit, lapidaire, Henri Maldiney in *Regard Parole Espace*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1973 et 1994, p. 209 ; cf. aussi « Le dévoilement des concepts fondamentaux de la psychologie à travers la *Daseinsanalyse* de Ludwig Binswanger », *ibid.*, p. 87-101. De nombreux ouvrages de Ludwig Binswanger sont désormais disponibles en français, et on peut compter sur des études critiques de qualité. Cf. Caroline Gros, *Ludwig Binswanger. Entre phénoménologie et expérience psychiatrique*, Chatou, Éd. de la Transparence, 2009. Les textes de Roland Kuhn sont eux aussi disponibles en français : cf. *Écrits sur l'analyse existentielle*, *op. cit.*

attentif à son tour à ne pas perdre de vue « l'expérience vécue¹ ». Jean Starobinski a souvent évoqué l'influence de Ludwig Binswanger sur sa conception de la théorie et de la pratique médicales. Ce psychiatre suisse est le fondateur de la *Daseinsanalyse*, une approche thérapeutique qui emprunte ses conceptions à la phénoménologie de Martin Heidegger. Binswanger exerça au sanatorium psychiatrique de Bellevue que son grand-père avait fondé à Kreuzlingen. Il y soigna Aby Warburg², mais aussi Marcel Raymond, le maître et l'ami de Jean Starobinski.

Si c'est la psychiatrie qui tranche entre la santé et la maladie mentales, la compréhension de la différence entre l'homme sain d'esprit et l'homme malade, vue à partir de l'essence de l'homme et de la présence humaine, cela, « seule l'analyse existentielle », écrit Ludwig Binswanger, peut le montrer et le dire dans un langage adéquat à l'existence humaine. En tête du *Rêve et l'existence*, dont Michel Foucault préfaça la traduction, Binswanger a inscrit cette phrase de Kierkegaard : « Il convient plutôt de s'attacher à ce que signifie être un homme. » Face à chaque patient, et quels que soient les traits de sa douleur – grinçants et effrayants, sombres et bouleversants, muets parfois, vociférants souvent –, comprendre la folie d'un homme, c'est comprendre sa possibilité la plus insignifiante sans laquelle il ne serait pas ce qu'il est : l'homme est en avant de lui, comme toujours « hors de soi » : il ex-iste. Binswanger se met à l'école de la phénoménologie de Martin Heidegger pour voir se déployer la compréhension de l'homme malade au fil des existentiels

1. Ne se propose-t-il pas de se consacrer « à l'observation et à la description des structures qui appartiennent en propre au monde de Jean-Jacques Rousseau », in *La Transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 9 ? Et quand il se penche sur l'histoire des Lumières, ne tente-t-il pas « de percevoir et de comprendre, selon le mode de leur apparition, les expériences qui ont pris figure au long du siècle et lors de la crise révolutionnaire », in *L'Invention de la liberté (1700-1789)*, Paris, Gallimard, 2006 [1964], p. 7 (c'est l'auteur qui souligne) ?

2. Cf. Ludwig Binswanger et Aby Warburg, *La Guérison infinie. Histoire clinique d'Aby Warburg*, postface de Chantal Marazia, trad. par Maël Renouard et Martin Rueff, Paris, Payot & Rivages, 2011.

du philosophe : la temporalité, la spatialité, la corporéité, la parole, les gestes, le silence. Pour lui, si l'on ose, un malade ne « déraile » pas car les rails sur lesquels sa vie glisse à toute allure parfois sans avancer, ce sont les rails de l'existence elle-même. Binswanger aura poussé la phénoménologie au plus loin : il aura posé que la compréhension de l'homme en situation dans la psychiatrie ne se distingue pas de celle de la psychiatrie dans l'homme. Tel est le fondement de sa *Daseinsanalyse*, terme qu'il a fallu laisser en allemand comme le mot heideggérien sur lequel il avait été forgé. De chaque patient, il s'attache à recomposer la trame de la *Lebensgeschichte* – telle qu'elle se déploie dans le temps –, fût-elle brisée, et la chaîne de l'expression, fût-elle empêchée.

De Ludwig Binswanger, Henri Maldiney, un de ses meilleurs connaisseurs en langue française, a pu écrire qu'il avait répondu à cette question – « comment édifier une science analytique des structures non thématiques de l'existence qui rende possible la compréhension (dans une convergence signifiante et opérante) des expressions d'un homme¹ ? » Les analyses de Binswanger confirment celles de Merleau-Ponty : comprendre c'est relier dans une seule histoire le corps comme expression et l'expression comme geste.

Mais si la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty et la *Daseinsanalyse* de Ludwig Binswanger dessinent le cercle de la compréhension par où je me comprends dans celui qui se comprend en moi, un autre cercle va se dessiner pour croiser le premier – c'est celui que les historiens de la médecine et les épistémologues ont offert à Jean Starobinski. Comme les lecteurs vont le découvrir, ce cercle est aussi important que le précédent. Et tout comme un psychiatre qui était un philosophe avait rejoint dans l'esprit de Starobinski un philosophe du corps pour donner son élan au premier cercle, un philosophe des sciences qui aimait les poètes et son successeur, philosophe exigeant qui était lui aussi médecin, allaient préparer dans le même esprit la rencontre des historiens de la médecine pour lancer le second cercle.

1. Henri Maldiney, « Comprendre » (le texte date de 1961, l'année même de *L'Œil vivant*), in *id.*, *Regard Parole Espace*, op. cit., p. 72 et 36-37.

Ce philosophe des sciences qui aimait les poètes, c'est Gaston Bachelard ; son successeur exigeant, c'est Georges Canguilhem¹.

Les deux amours de Bachelard

Il semble que Jean Starobinski soit arrivé à Canguilhem à travers Bachelard. Quand Gérard Macé lui fait remarquer que le nom de Canguilhem apparaît dans *Action et réaction*, il répond : « Oui, je n'ai cessé de me référer à sa pensée depuis le temps de mes premières études. Marcel Raymond admirait Bachelard et signalait à ses étudiants *L'Eau et les rêves*, puis *L'Air et les songes*, à mesure que ses livres paraissaient. Et *La Formation de l'esprit scientifique*, qui en était la contrepartie "rationnaliste", me persuadait qu'une complémentarité pouvait être imaginée². » Jean Starobinski lit Bachelard dès les années 1940³ ; il fait sa connaissance en 1952 lors des « Rencontres internationales de Genève⁴ ». Quand bien même l'influence de Bachelard serait décisive pour l'évolution de la critique littéraire dite « théma-

1. Canguilhem a succédé à Bachelard à la tête de l'Institut d'histoire des sciences de l'université de Paris. Il a dit ce qu'il devait à son prédécesseur à travers trois textes réunis in *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 1968 : « L'histoire des sciences dans l'œuvre épistémologique de Gaston Bachelard », « Gaston Bachelard et les philosophes », « Dialectique et philosophie du non ».

2. Jean Starobinski, *La parole est moitié...*, op. cit., p. 15-16. Gaston Bachelard, *L'Eau et les rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Corti, 1942 ; *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, Corti, 1943 ; *La Formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1938.

3. Aldo Trucchio a repéré une note relative aux lectures de l'hiver 1949-1950 dans les archives de Jean Starobinski (boîte 174) et qui fait mention de *La Formation de l'esprit scientifique* (qu'il date à tort de 1934). Trucchio souligne que les notes deviennent de plus en plus nombreuses dans les années 1950. Cf. « Jean Starobinski, lecteur de Gaston Bachelard au début des années 1950 », *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski*, édité par les Archives littéraires suisses, n° 6, 2013, p. 8-9 et 15-16.

4. Gaston Bachelard, « La vocation scientifique et l'âme humaine », in *L'Homme devant la science. Texte des conférences et des entretiens organisés*

tique » de langue française¹, et quel que soit le rôle que l'on a voulu lui faire jouer dans la définition de l'« école de Genève », l'essentiel n'est pas là². Starobinski veut comprendre la « double légitimité de Bachelard » dans un article des plus profonds où il entend reconduire les deux carrières du philosophe³ au lieu où elles s'originent : une phénoménologie de l'instant.

Jean Starobinski propose une interprétation remarquable du philosophe des sciences tout attaché au « nouvel esprit scientifique ». Alors que le savant avance en abandonnant ce qu'il écarte (il vit dans un présent qu'aimante le futur),

le philosophe, lui, a tout loisir de porter son regard sur ce que le savant abandonne derrière lui, sur les erreurs reniées et les obstacles surmontés : en décrivant les ruptures fécondes (les « changements de paradigmes », selon une formule plus récente), à partir desquelles l'homme de science s'engage dans un futur différent, le philosophe ne se prive pas de remonter en deçà de la coupure épistémologique : il garde la mémoire du passé refusé, ne fût-ce que pour rendre pleine justice à l'acte du refus, et pour montrer toute l'ampleur du pas franchi⁴.

par les *Rencontres internationales de Genève*, Neuchâtel, La Baconnière, 1952, p. 11-30.

1. Cf. Max Milner, « L'influence de Bachelard sur la critique littéraire en France », in Jean-Jacques Wunenberger et Jean Gayon (dir.), *Bachelard dans le monde*, Paris, PUF, 2000, p. 23-36. « Ce que je dois à Bachelard est tout à fait essentiel – écrivait Jean-Pierre Richard. – Les choses qui ne signifiaient pas avant lui, avec lui se sont mises à signifier. [...] Bachelard a permis d'introduire du sens dans les choses » (intervention de Richard dans la discussion qui suivit l'exposé d'Hélène Tuzet sur « Les voies ouvertes par Gaston Bachelard à la critique littéraire », in *Les Chemins actuels de la critique*, Paris, Hermann, 2011 [1967], p. 329). La manière dont elles signifient selon Bachelard ne satisfait par Sartre : cf. Jean-Paul Sartre, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 646 sq.

2. Cf. Michel Collot, « Jean Starobinski et la critique thématique », in Murielle Gagnebin et Christine Savinel (dir.), *Starobinski en mouvement*, op. cit., p. 51-58.

3. Jean Starobinski, « La double légitimité » (1984), in *id.*, *La Beauté du monde*, op. cit., p. 881-896. Cet essai doit être rapproché de « Langage poétique et langage scientifique » déjà cité. Ce texte est au centre de la thèse d'Aldo Trucchio, *Linguaggio poetico e linguaggio scientifico*, déjà citée.

4. Jean Starobinski, « La double légitimité », art. cité, p. 231.

C'est avec une sûreté sereine que Jean Starobinski identifie les concepts fondamentaux de l'analyse récurrentielle de Gaston Bachelard¹. À étudier l'histoire d'une science, on mesure ce qui a pu faire *obstacle* à sa progression, tout comme les efforts qui furent nécessaires pour surmonter cet obstacle². Il faut déchirer le tissu des croyances qui dominent la science pour que la scientificité s'instaure – c'est la rupture ou « coupure épistémologique ». Au moment d'écrire sa propre *Histoire de la médecine*, Starobinski écrit :

Le développement historique de la médecine ne peut se comprendre que comme l'effet d'un refus actif opposé à la pensée magico-religieuse et à tous les prestiges liés à la tradition. En évoquant l'accroissement des pouvoirs de la médecine, l'historien ne peut se contenter d'additionner les découvertes, comme si elles découlaient spontanément les unes des autres. Ces conquêtes n'ont été possibles qu'au prix d'une lutte perpétuelle contre les erreurs passées en dogmes, et au prix d'une constante révision des méthodes et des principes philosophiques de la recherche fondamentale³.

Si la science est une invention, une forme de *novum* absolu, c'est parce qu'elle dit « non ». Philosophie du non⁴ ? Pour Bachelard, il faut comprendre que tel axiome de la relativité est *non newtonien* et que tel espace est *non euclidien*. Pour Starobinski, ces négations successives n'écrivent pas une histoire : « *La Formation*

1. Bachelard l'introduit dans *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*. Il convient selon lui de formuler une « histoire récurrente, une histoire qu'on éclaire par la finalité du présent, une histoire qui part des certitudes du présent et découvre, dans le passé, les formations progressives de la vérité » (Paris, PUF, 1956, p. 26). Bachelard illustre cette notion de récurrence en parlant de « réactivité du sommet sur la base » (*ibid.*, p. 2). Pour Bachelard, c'est le présent qui éclaire le passé, Einstein qui éclaire Newton.

2. On peut renvoyer à *La Formation de l'esprit scientifique* : « C'est en termes d'obstacles qu'il faut poser le problème de la connaissance scientifique » (*op. cit.*, p. 13).

3. Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, Lausanne, Éd. Rencontre, 1963, p. 7.

4. C'est le titre d'un ouvrage de Bachelard, Paris, PUF, 1940.

de l'esprit scientifique articule sur une poétique de l'erreur [...] toute la logique et la dynamique de la purification du savoir [...] Une poétique de l'erreur et non une histoire¹. » Car Bachelard, loin de s'attarder à la « biographie séculaire des convictions erronées », s'intéresse à la « nature de leur attrait, aux motifs de leur prestige, à la structure psychique dont elles relèvent ». Et ce prestige échappe par deux fois à l'histoire : parce qu'il est toujours vécu au présent ; parce qu'il dure au-delà même des découvertes de la science : « la pensée préscientifique survit, dans une large mesure, à sa défaite : elle est un mode d'expression permanent de l'esprit » qui persévère dans les consciences inéduquées. Il ne s'agit pas tant d'expliquer la permanence de jugements fautifs fondés sur des bouts d'expérience mal compris, sur des parts d'ignorance et sur le poids des rêveries (le scepticisme relatif au climat serait ici un bon exemple car il n'y a pas de querelle scientifique du climat, mais une pente idéologique peut s'emparer de certains esprits pour douter de la part que l'homme joue dans la catastrophe climatique)², que de montrer comment, chez Bachelard, le résidu des progrès scientifiques précipite en images. Le partage des idées de la science et des images du rêveur correspond bien à une distinction des facultés, et Jean Starobinski veut penser le bilinguisme des images et des concepts selon leur rapport au temps : « un double présent est concevable » – celui de l'initial (c'est le présent de la science des concepts), celui du renouvelé (c'est celui de l'imagination des rêveries)³.

Un même rêve habite les deux amours de Bachelard : une présence pleine qui exclut l'histoire des rapports humains⁴ :

1. « Si fort est l'intérêt de Bachelard pour le présent, pour l'actuel, qu'il a peine à réaliser l'injonction qu'il a lui-même formulée : "Le passé intellectuel, comme le passé affectif, doit être connu comme tel, comme un passé" » (Jean Starobinski, « La double légitimité », art. cité, p. 233).

2. Cf. Yves Gingras, *Sociologie des sciences*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2020 [2013].

3. On s'étonnera alors qu'il n'accorde pas une plus grande importance à *L'Intuition de l'instant*, Paris, Stock, 1932.

4. « Bachelard n'a donc cessé de célébrer la gloire de l'instant novateur, réceptacle de l'image inouïe » (Jean Starobinski, « La double légitimité », art. cité, p. 240).

« L'histoire semble donc réduite à sa moindre expression, dans cette apologétique de la novation et du surgissement¹. »

*Le style français de l'épistémologie :
Canguilhem, Foucault, Starobinski*

C'est à Canguilhem qu'il appartiendra, dans le sillage de Bachelard, de donner à l'histoire des sciences une plus ample expression. Peut-être ne s'est-on pas rendu assez attentifs à cette déclaration de Jean Starobinski à propos de Georges Canguilhem : « Je n'ai cessé de me référer à sa pensée depuis le temps de mes premières années d'études². » Si on l'avait fait, on eût pu reconnaître au critique de Genève une place plus importante dans le débat de langue française entre l'histoire des sciences et l'épistémologie. On eût mieux compris aussi, peut-être, ses relations distantes avec Michel Foucault. On eût pu sans trembler le rattacher au « style français » de l'épistémologie³.

Revenons à la déclaration de Jean Starobinski qui situe sa rencontre avec les travaux de Canguilhem du « temps de [ses] premières années d'études ». Nous savons dater ce « temps » : « Après une licence ès lettres classiques à l'université de Genève, j'avais entrepris en 1942 des études conduisant au diplôme de médecine⁴. » Or, dans les années 1940, Georges Canguilhem a publié un seul livre, son *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, édité à Clermont-Ferrand en 1943⁵.

1. *Ibid.*, p. 240. Starobinski évoque plus loin la « complémentarité a-historique du diurne et du nocturne, de l'*animus* et de l'*anima* » (p. 243). Cette lecture n'est pas celle de Dominique Lecourt : cf. *L'Épistémologie historique de Gaston Bachelard*, Paris, Vrin, 1969.

2. Jean Starobinski, *La parole est moitié...*, *op. cit.*, p. 15.

3. Cf. le texte important de Jean-François Braunstein, « Bachelard, Canguilhem, Foucault. Le "style français" en épistémologie », in Pierre Wagner (dir.), *Les Philosophes et la science*, Paris, Gallimard, 2002.

4. Jean Starobinski, avant-propos à *L'Encre de la mélancolie*, *op. cit.*, p. 9.

5. Georges Canguilhem, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*, Clermont-Ferrand, impr. « La Montagne », 1943, fascicule 100 des Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg.

Il s'agit de la thèse de médecine d'un philosophe résistant¹. Ce livre deviendra un classique sous le titre choisi pour sa première réédition en 1950 – *Le Normal et le pathologique*, repris en 1966 avec de « Nouvelles réflexions concernant le normal et le pathologique (1963-1966)² ». Jean Starobinski attendra donc la publication en 1952 de *La Connaissance de la vie*, qui rassemble un grand nombre d'articles de Canguilhem, pour rendre compte d'un livre lu plusieurs années auparavant³. Autant les concepts de Bachelard ont pesé dans la formation de Starobinski, autant il ne put jamais se rallier complètement à sa manière d'écrire l'histoire : Bachelard, fasciné par l'instant, rendait difficile le récit des devenir. Il en va tout autrement avec Canguilhem :

Après mes études de médecine, dans cette phase où l'on est assistant, où l'on tâtonne un peu, le moment vint de me demander ce dont je ferais ma thèse de médecine. À cette époque, vers la fin des années quarante, j'avais été tenté par un travail – qui n'aurait certes pas été le premier – sur *Descartes* et la médecine, et en particulier sur sa neurologie. [...] Il y avait quelques modèles : le premier fut le travail de Georges Canguilhem sur le normal et le pathologique, et son livre sur le concept de réflexe. Cela me paraissait une hybridation tout à fait prometteuse de la philosophie et de l'histoire de la médecine⁴.

1. Georges Canguilhem a alors trente-neuf ans. Philosophe de formation, normalien et agrégé de philosophie, Canguilhem s'est engagé dans la Résistance. Parallèlement à sa carrière de professeur de philosophie, il a commencé ses études de médecine. Il soutient sa thèse en 1942 sous la direction du pharmacologue Alfred Schwarz. Cf. les pages denses que Dominique Lecourt consacre à la médecine de Canguilhem in *Georges Canguilhem*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 2008, p. 29-50.

2. Ce volume, réédité en 1972, a connu de nombreuses réimpressions.

3. Georges Canguilhem, *La Formation du concept de réflexe aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 1955, 2^e éd., Vrin, 1977 ; *id.*, *La Connaissance de la vie*, Paris, Vrin, 1952, 8^e éd. 1989.

4. Jean Starobinski, « Entretien avec Vincent Barras », *Médecine et hygiène*, vol. 48, n^{os} 1862 et 1863, 14 et 21 novembre 1990, p. 3.294-3.297 et 3.400-3.402.

Les travaux de Georges Canguilhem offrent un « modèle » au jeune doctorant. Canguilhem hérite des thèses de Bachelard : nouvel esprit scientifique, obstacle épistémologique, rupture épistémologique, récurrence de la science actuelle sur son passé sanctionné encore présent. Il acquiesce au lien de nécessité réciproque entre histoire des sciences et épistémologie. L'histoire des sciences a besoin de l'épistémologie qui a besoin d'elle : l'historien restitue le cours de l'histoire, l'épistémologue réactive son sens. Mais il y a plus. Avec Canguilhem, le passé recouvre tous ses droits, et l'histoire des erreurs vaut pour elle-même. Car le problème du concept bachelardien de récurrence est qu'il risque de nier toute historicité sous l'effet rétroactif des nouveaux critères de la science. L'invention vraie ne récuse-t-elle pas la validité des tâtonnements ? Jean Starobinski reconnaîtra comme sienne la thèse de Canguilhem : importe, plus que la police épistémologique, l'histoire d'une question contrariée, mal éclairée, reprise, oubliée encore ; importent ses ombres et ses obstacles ; importe cette histoire où le « faux peut impliquer le vrai ».

Certes, Canguilhem aura dû amender l'histoire bachelardienne pour l'appliquer à ces sciences nouvelles de la vie (biologie, pathologie) qui seront au cœur de ses enquêtes comme de celles de Jean Starobinski. « On ne saurait l'étendre à d'autres objets sans une ascèse préparatoire à la délimitation de son nouveau champ d'exploitation. » Or, dans ces champs – et il semble que ce soit encore plus vrai pour l'histoire au long cours de la médecine que pour l'histoire de la biologie –, la notion de « rupture épistémologique » doit être relativisée car elle convient mal quand il faut décrire des périodes d'accélération de l'histoire des sciences : « L'épistémologie de la continuité, elle, trouve dans les commencements ou l'éveil d'un savoir ses objets de préférence¹. »

Canguilhem aura été ce maître d'ascèse qui invitait à se défaire de nos savoirs vrais pour comprendre la vérité de savoirs devenus faux : « Il faut tenter de se faire une âme non pas

1. Georges Canguilhem, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*, Paris, Vrin, 1977, p. 25.

naïve, mais savante d'un savoir pour nous dépassé [...], dans l'oubli volontaire – et d'ailleurs presque impossible – de ce qui, maintenant, nous paraît avoir été su de toujours. » S'explique ainsi la notion pour lui contradictoire de « précurseur », ce « faux objet historique¹ ». Il faut se faire épistémologue pour fixer les trois objets de l'histoire des sciences : le devenir d'une question, la variation des intentions directrices et celle des systèmes conceptuels qui rendent possible une réponse à une époque donnée². Soit le projet de *La Formation du concept de réflexe* :

Au lieu de se demander quel est l'auteur dont la théorie du mouvement involontaire préfigure la théorie du réflexe en cours au XIX^e siècle, on est plutôt porté à se demander ce que doit enfermer une théorie du mouvement musculaire et de l'action des nerfs pour qu'une notion, comme celle de mouvement réflexe, recouvrant l'assimilation d'un phénomène biologique à un phénomène optique, y trouve un sens de vérité, c'est-à-dire d'abord un sens de cohérence logique avec d'autres concepts³.

Tel doit être l'historien des sciences : s'il veut traquer l'émergence d'un concept, s'il veut saisir le moment où il se détache, il doit voir se lever ensemble un mot, une chose et une notion. À ce titre, il doit prendre garde à distinguer le mot et le concept, la description et la théorie, la définition et la dénomination. L'épistémologue est un philologue qui répond à une injonction : « peser les textes⁴ ». On ne sera pas surpris que le philologue que fut Jean Starobinski ait trouvé là les motifs d'une fraternité profonde⁵. *Action et réaction*, qui

1. Georges Canguilhem, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, Paris, Vrin, 7^e éd. augmentée, 2002 [1968], p. 20-23.

2. En 1962, l'épistémologue Thomas Kuhn définissait ces systèmes conceptuels comme des « paradigmes ». Cf. Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972 [1962].

3. Georges Canguilhem, *La Formation du concept de réflexe...*, op. cit., éd. 1977, p. 5-6.

4. *Ibid.*, p. 38.

5. « La philologie s'applique à vérifier les textes, à contrôler le sens des mots d'après le contexte, ou les usages de l'époque, à déceler les antécédents, à connaître l'histoire des genres, des lieux communs, des arts poétiques et des

suit les « vies et aventures d'un couple », qui pèse les mots et les textes, guette les contextes, étudie les cohérences locales, est un livre digne de Canguilhem et une contribution de poids à l'histoire française des sciences¹.

Michel Foucault avait préfacé l'édition américaine des écrits de Georges Canguilhem². On trouve exprimées dans cette préface des thèses si essentielles qu'on a voulu y chercher, au-delà de la reconnaissance de dettes³, comme un testament philosophique. Il est vrai que Foucault, affaibli par la maladie, a juste la force de retoucher ces lignes.

L'histoire des sciences doit sa dignité philosophique au fait qu'elle met en œuvre l'une des thèses qui s'est introduite de façon sans doute un peu subreptice et comme par accident dans la philosophie du XVIII^e siècle. Pour la première fois, à cette époque, est posée à la pensée rationnelle la question non seulement de sa nature, de son fondement, de ses pouvoirs et de ses droits, mais celle de son histoire et de sa géographie, celle de son passé immédiat et de ses conditions d'exercice, celle de son moment, de son lieu et de son actualité⁴.

Foucault considère que l'on peut prendre comme symbole de ce nouveau questionnement le texte de Kant, « *Was ist Aufklärung*⁵ ? ». Kant fait de l'*Aufklärung* le moment où la

rhétoriques, à évaluer les écarts entre parole singulière et langue commune » (« Entretien avec Jacques Bonnet », in *Cahiers pour un temps*, op. cit., p. 11).

1. Cf. Claude Mouchard, « Entre deux mots. Notes en marge d'*Action et réaction* », *Littérature*, n° 161, mars 2011, p. 97-112 ; Philippe Roger, « La réaction critique », *Critique*, vol. 6-7, n° 853-854, 2018, p. 494-515.

2. Michel Foucault, « Introduction », in Georges Canguilhem, *On the Normal and the Pathological*, Boston, Reidel, 1978, p. IX-XX, puis « La vie : l'expérience et la science », *Revue de métaphysique et de morale*, 90^e année, n° 1, « Canguilhem », janvier-mars 1985, p. 3-14, repris in *Dits et écrits*, t. IV : 1980-1988, texte n° 361, Paris, Gallimard, 1994, p. 763-776.

3. C'est Canguilhem qui dirigera la thèse de Foucault et c'est lui aussi qui publiera *La Naissance de la clinique*.

4. Sur les circonstances de ces lignes, cf. Dominique Lecourt, *Georges Canguilhem*, op. cit., p. 3.

5. « Qu'est-ce que les Lumières ? », première parution en français dans *Le Magazine littéraire*, n° 207, mai 1984, p. 35-39, repris in *Dits et écrits*,

philosophie se retourne sur l'actualité de son questionnement. L'histoire deviendrait alors un des « problèmes majeurs de la philosophie ». Le présent saisit la philosophie qui s'en saisit à son tour. Or la forme que prend cette saisie a varié d'un pays à l'autre. Tandis que la philosophie allemande y donne corps dans une réflexion historique et politique sur la société,

en France, c'est l'histoire des sciences qui a surtout servi de support à la question philosophique de ce qu'a été l'*Aufklärung* ; d'une certaine façon, les critiques de Saint-Simon, le positivisme de Comte et de ses successeurs a bien été une manière de reprendre l'interrogation de Mendelssohn et celle de Kant à l'échelle d'une histoire générale des sociétés. Savoir et croyance, forme scientifique de la connaissance et contenus religieux de la représentation, ou passage du préscientifique au scientifique, constitution d'un pouvoir rationnel sur fond d'une expérience traditionnelle, apparition, au milieu d'une histoire des idées et des croyances, d'un type d'histoire propre à la connaissance scientifique, origine et seuil de rationalité [...].

Depuis un siècle et demi, l'histoire des sciences porte en soi des enjeux philosophiques qui sont facilement reconnus. Des œuvres comme celles de Koyré, Bachelard, Cavallès ou Canguilhem peuvent bien avoir pour centres de référence des domaines précis, « régionaux », chronologiquement bien déterminés de l'histoire des sciences, elles ont fonctionné comme des foyers d'élaboration philosophique importants, dans la mesure où elles faisaient jouer sous différentes facettes cette question de l'*Aufklärung* essentielle à la philosophie contemporaine¹.

Si c'est l'histoire des sciences qui a assumé en France l'héritage des Lumières, il faut inscrire après les noms de Koyré, Bachelard, Cavallès et Canguilhem celui de Jean Starobinski qui fut leur commentateur et leur interlocuteur. Cette intuition

t. IV, *op. cit.*, texte n° 351 p. 679-688. Le texte figure désormais dans le tome II des *Œuvres* de Michel Foucault, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2015. Cf. Antoine Lilti, « Le diagnostic de la modernité », in *id.*, *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, Paris, EHESS / Gallimard / Seuil, coll. « Hautes Études », 2019, p. 356-391.

1. Michel Foucault, « La vie : l'expérience et la science », art. cité, p. 764.

trouve dans *Le Corps et ses raisons* une preuve qui ne devrait plus souffrir de discussions.

*L'école germano-américaine
d'histoire de la médecine*

Il faudra pourtant que Jean Starobinski traverse l'Atlantique pour mettre à l'épreuve le style français en histoire des sciences en le mesurant à d'autres traditions. Revenons une dernière fois à Hopkins. On se souvient du récit de Jean Starobinski. À Baltimore, il bénéficie de plusieurs rencontres décisives. S'il croise Kurt Goldstein¹, c'est surtout à l'Institute of the History of Medicine qu'il va se frotter aux thèses et aux méthodes de l'« école germano-américaine d'histoire de la médecine ».

L'institut d'Hopkins est le premier institut d'histoire de la médecine aux États-Unis² : créé en 1929 par le physicien et pathologiste William H. Welch (1850-1934), il accueille depuis les années 1930 certains des plus grands historiens de la médecine européens. C'est le cas notamment du Franco-Suisse Henry Sigerist qui dirigeait le prestigieux Institut d'histoire de la médecine de Leipzig depuis 1925, avant d'être appelé à remplacer William Welch à Johns Hopkins en 1934³. Il dirigera

1. Kurt Goldstein (1878-1965) : ce neuropsychiatre allemand émigré aux États-Unis pour fuir le nazisme est un des fondateurs de la gestalt-théorie. *Der Aufbau des Organismus* (1934) est publié en français en 1952 dans la collection « Bibliothèque de philosophie » dirigée par Maurice Merleau-Ponty aux Éditions Gallimard sous le titre *La Structure de l'organisme. Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine*. C'est ce titre qui inspirera à Merleau-Ponty le titre *La Structure du comportement*. Sur le rapprochement de Goldstein et de Merleau-Ponty, voir les pages inspirées d'Étienne Bimbenet, *Après Merleau-Ponty, op. cit.*, p. 132-140.

2. En 1906, Karl Sudhoff (1835-1938) avait fondé l'Institut d'histoire de la médecine de Leipzig. Le destin de cet institut est lié à la montée du nazisme.

3. Il est l'auteur d'une œuvre qui compte plusieurs classiques : *The Great Doctors : A Biographical History of Medicine*, New York, Norton, 1933 ; *American Medicine*, New York, Norton, 1934 ; *Socialized Medicine*

l'institut jusqu'à sa mort. Il emmène avec lui Owsei Temkin dont Jean Starobinski suit les cours : Temkin est l'historien de l'épilepsie¹, mais plus largement des courants médicaux de l'Antiquité jusqu'aux Lumières². Ils sont rejoints par Ludwig Edelstein, historien de la médecine et de la philosophie grecques qui avait fui l'Allemagne nazie en 1933³.

Étudier l'histoire des idées médicales, c'est inscrire le corps dans l'histoire – des pratiques, des mots, des gestes. Sous l'impulsion de Sigerist, les études historiques mettent l'accent sur les conditions sociales, économiques et matérielles des phénomènes pathologiques collectifs. Ici encore, il faut refuser les continuités apparentes pour voir émerger des configurations imprévues.

Si les bancs de l'Institut d'histoire de la médecine attirent le jeune médecin, l'appel de l'histoire des idées n'est pas moins fort. Il retentit à travers la voix forte d'Arthur O. Lovejoy qui avait créé à Hopkins l'« History of Ideas Club » qui s'attachait à promouvoir « l'étude historique, le développement et

in the Soviet Union, New York, Norton, 1937 ; *A History of Medicine*, t. I : *Primitive and Archaic Medicine*, New York, Oxford University Press, 1951 ; *A History of Medicine*, t. II : *Early Greek, Hindu, and Persian Medicine*, New York, Oxford University Press, 1961.

1. Owsei Temkin, *The Falling Sickness : A History of Epilepsy from the Greeks to the Beginnings of Modern Neurology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1945, 1971. Jean Starobinski le présente comme indispensable, in *L'Encre de la mélancolie*, *op. cit.*, p. 25.

2. Owsei Temkin : *Galenism* (1973), *The Double Face of Janus* (1977), *Hippocrates in a World of Pagans and Christians* (1991), « *On Second Thought* » and *Other Essays in the History of Medicine and Science* (2002). Sur l'admiration de Jean Starobinski pour Temkin, cf. Aldo Trucchio, « Le langage esthétique au service de la pratique médicale », *Bulletin du Cercle d'études internationales Jean Starobinski*, n° 8, 2015, p. 11-14, surtout p. 13.

3. On doit à Ludwig Edelstein à la fois des études d'histoire de la médecine : *The Hippocratic Oath : Text, Translation and Interpretation* (1943), *Asclepius : A Collection and Interpretation of the Testimonies* (1945), et des études d'histoire de la philosophie : *Plato's Seventh Letter* (1966), *The Idea of Progress in Classical Antiquity* (1967), *The Meaning of Stoicism* (1968). À sa mort, Owsei Temkin recueillera certains de ses articles in *Ancient Medicine : Selected Papers of Ludwig Edelstein*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1967.

l'influence des conceptions philosophiques, générales, des idées éthiques et des modes esthétiques dans la littérature occidentale¹ ». L'histoire des idées ainsi comprise dépend, entre autres, de la contribution de collègues spécialisés dans d'autres domaines que le sien – « un dialogue platonicien développé sur une grande échelle, où les thèses, les preuves proposées, les objections, les réponses des nombreux interlocuteurs sont centrées sur une question déterminée² ». Les philosophes et les historiens apportaient la principale contribution au Club, mais l'Institut d'histoire de la médecine n'était pas en reste : « Les séances de l'History of Ideas Club, c'était d'une part Lovejoy et Boas (donc la philosophie), d'autre part Ludwig Edelstein et la philologie grecque, et Owsei Temkin, l'historien de la médecine³. »

En plus de parfaire sa formation en histoire de la médecine et en histoire des idées, Jean Starobinski va pouvoir profiter à Baltimore des *Noguchi Lectures* d'Alexandre Koyré. Rencontre providentielle : l'épistémologue vient livrer les premières recherches du livre qu'il publiera d'abord à Johns Hopkins – *Du monde clos à l'univers infini*⁴. Or Koyré ne croit pas à une histoire qui serait, comme celle de Bachelard, une collection de monstruosité. S'il croit à la méthode récurrente, il lui donne un tout autre sens : pour comprendre le surgissement d'une nouvelle loi,

1. Arthur O. Lovejoy, *Essays in the History of Ideas* (1948), cité par Dale Keiger, « Tussling with the Idea Man », <<http://www.harvardsquarelibrary.org/unitarians/lovejoy.html>>.

2. Arthur O. Lovejoy, *The Revolt against Dualism*, cité par Gérard Deledalle, *La Philosophie américaine*, Bruxelles, De Boeck, 1987, p. 88.

3. *Ibid.* – George Boas (1891-1980) : historien de la philosophie, il fut appelé par Lovejoy pour enseigner à Johns Hopkins. On lui doit des essais d'histoire des idées, *The Cult of Childhood* (1966), *Vox Populi* (1969), ainsi que *The History of Ideas : An Introduction* (1969). Sur l'histoire des idées « à l'américaine », cf. l'essai de Paolo Rossi, historien des sciences, « Problemi di metodologia storiografica nella cultura americana » (1958), in *id.*, *Storia e filosofia. Saggi sulla storiografia filosofica*, Turin, Einaudi, 1975 [1969], p. 125-170.

4. Alexandre Koyré, *Du monde clos à l'univers infini*, Paris, PUF, 1962, et Gallimard, 1973 (trad. de *From the Closed World to the Infinite Universe*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1957).

il faut ressaisir le cadre de pensée qui a permis son éclosion. « Galilée et Descartes ont dû, pour commencer, réformer notre intellect lui-même ; lui donner une série de concepts nouveaux ; élaborer une idée nouvelle de la nature, une conception nouvelle de la science, autrement dit, une nouvelle philosophie¹. » Les *Études galiléennes* obéissent bien à une histoire récurrente. Koyré y scrute les idées à l'état naissant : « En re-faisant, et en re-suisant l'évolution de la science, l'historien des sciences saisit les théories du passé à leur naissance et vit, avec elles, l'élan créateur de la pensée². »

Rien n'indiquait que ces histoires dussent se rencontrer. D'un côté, l'histoire des idées de Lovejoy, celle des immenses synthèses pluriséculaires, répondant à des récits animés par des figures héroïques d'inventeurs, de précurseurs et des rêves de continuités qui aimanteraient toutes les étapes de l'esprit humain vers le *happy end* d'un progrès indéniable (c'est l'histoire que Foucault prend pour cible dans *L'Archéologie du savoir* quand il fait l'éloge de la discontinuité à la suite de Canguilhem) ; de l'autre, une histoire des idées inspirée de l'histoire des sciences et lui empruntant ses gestes principaux – l'attention aux ruptures, aux différences de langage, aux surgissements, aux incompatibilités entre les époques et souvent au sein même des époques –, c'est l'histoire de Bachelard, de Canguilhem, de Koyré et de Foucault³. *L'Archéologie du savoir* offre le portulan de cette histoire⁴. Il est arrivé à Jean Starobinski de prendre position sur cette nouvelle manière d'écrire l'histoire⁵.

1. Alexandre Koyré, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1966, p. 178-179.

2. Alexandre Koyré, « De l'influence des conceptions philosophiques sur l'évolution des théories scientifiques », *ibid.*, p. 258.

3. Cf. Jean-François Braunstein, « Bachelard, Canguilhem, Foucault. Le "style" français en épistémologie », art. cité.

4. Cf. *L'Archéologie du savoir* (1969), in Michel Foucault, *Œuvres*, t. II, éd. par Martin Rueff, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2015.

5. Dans le compte rendu de *Naissance de la clinique* paru en 1976 à l'occasion de la traduction anglaise de l'ouvrage – « Gazing at Death », *New York Review of Books*, 22 janvier 1976, p. 18-22. Cf. l'article de Carmelo

Quand il rend hommage à Canguilhem, Foucault invente une ligne de partage qui a fait couler beaucoup d'encre¹ :

Sans méconnaître les clivages qui ont pu, pendant ces dernières années et depuis la fin de la guerre, opposer marxistes et non-marxistes, freudiens et non-freudiens, spécialistes d'une discipline et philosophes, universitaires et non-universitaires, théoriciens et politiques, il me semble bien qu'on pourrait retrouver une autre ligne de partage qui traverse toutes ces oppositions. C'est celle qui sépare une philosophie de l'expérience, du sens, du sujet et une philosophie du savoir, de la rationalité et du concept. D'un côté, une filiation qui est celle de Sartre et de Merleau-Ponty ; et puis une autre, qui est celle de Cavaillès, de Bachelard, de Koyré et de Canguilhem².

D'un côté, l'expérience, le sens et le sujet, la profondeur vécue et ce que tels choix comportent pour qui entreprendrait d'écrire l'histoire (le culte fréquent des retrouvailles) ; de l'autre, le savoir, la rationalité, le concept et les choix conséquents qui en découlent (la recherche des ruptures et de la rareté). Sans doute ne faut-il pas en faire dire trop à ce texte qui veut, tout entier, rendre hommage à Canguilhem, le maître et l'ami. Mais une chose est sûre : par ces quelques lignes, Michel Foucault tente de redistribuer les cartes de la pensée française du XX^e siècle. On pourrait montrer la fécondité de cette partition ; on pourrait mettre en évidence les cas qui en fragilisent le tranchant (et parmi eux, de toute évidence, la théorie de la connaissance scientifique de Gaston Bachelard). Il faut dire ici surtout que l'œuvre de Jean Starobinski marque l'intersection très rare de ces deux cercles : le cercle du sujet et du sens (avec Merleau-Ponty et Binswanger), le cercle de la rationalité et du concept (avec Bachelard, Canguilhem et l'école germano-américaine

Colangelo, « L'histoire des idées ou l'archéologie du savoir... », in Jean Starobinski, *Les Approches du sens*, op. cit., p. 423-437.

1. Cette ligne de partage a fait l'objet d'un collectif important : Pierre Cassou-Noguès et Pascale Gilot (dir.), *Le Concept, le sujet et la science*, Paris, Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2009.

2. Michel Foucault, « La vie : l'expérience et la science », art. cité, p. 764.

d'histoire de la médecine). Telle est la singularité historique de la « relation clinique ».

À l'intersection de ces deux cercles s'énonce un pluriel : le corps et *ses* raisons.

Le pluriel de la raison

Que vaut le déplacement opéré par Jean Starobinski par rapport à la formule de Pascal : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point » (*fr.* 690)¹ ? Le corps prend-il chez Starobinski la place qu'occupait le cœur chez Pascal ? Revenons un instant aux fragments très discutés de Pascal. Pour lui, le cœur ne fourvoie pas : faculté de l'immédiateté, il aime le bien, il le connaît : « Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien » (*fr.* 682). Le cœur a beau posséder une dimension affective, il renferme aussi une dimension intellectuelle telle qu'on ne saurait y voir une puissance trompeuse. Il me guide en mathématique, en physique, en métaphysique, en morale et en théologie².

Plus encore : le cœur est l'allié puissant de la raison. Lui seul me donne accès aux premiers principes : « C'est de cette dernière sorte que nous connaissons les premiers principes, et c'est en vain que le raisonnement, qui n'y a point de part, essaie de les combattre [...]. Le cœur sent qu'il y a trois dimensions dans l'espace et que les nombres sont infinis, et la raison démontre ensuite qu'il n'y a point deux nombres carrés dont l'un soit le double de l'autre » (*fr.* 142). Ce que le cœur sent ne s'oppose pas à la raison et celui-ci offre à celle-là une sorte de fondement : « et c'est sur ces connaissances du cœur et de l'instinct qu'il faut que la raison s'appuie et qu'elle y fonde tout son discours » (*fr.* 142). Quand le cœur

1. Toutes nos références aux *Pensées* sont faites dans l'édition de Philippe Sellier, Paris, Bordas, 1991.

2. C'est ce que montrait l'article classique de Jean Laporte, « Le cœur et la raison selon Pascal », *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, vol. 103, janvier-juin 1927, p. 93-111.

sent, il connaît : « Mon cœur tend tout entier à connaître où est le vrai bien, pour le suivre » (*fr.* 682). Le cœur a bien ses raisons, et le contresens consiste à les dire irrationnelles ou déraisonnables sous prétexte que la raison ne les connaîtrait pas. Et ces raisons, nous les connaissons parce que nous connaissons par elles, nous éprouvons leur solidité, leur vitesse aussi, leur complétude. Par les raisons du cœur, il arrive que nous saisissions ce qui dans le vrai n'est pas démontrable, sans se confondre pour autant avec le mystère ineffable de secrets ténébreux¹. Parce que le cœur est faculté d'intuition, il délivre la connaissance vraie des premiers principes : « Cœur. Instinct. Principes » (*fr.* 187). Face à toute théologie qui entendrait prouver Dieu par la raison, Pascal propose, selon la belle expression d'Hélène Michon, une « apologétique du cœur », qui s'adresserait à tous et permettrait à celles et ceux qui cherchent Dieu de le trouver². On n'omettra pas que les raisons du cœur, sans se confondre avec les raisons du corps, sont « au plus proche » de lui³.

Le pluriel de la raison réunit la formule de Pascal et le titre de Starobinski : tout comme les raisons du cœur excèdent la raison, de la même manière le corps a ses raisons. Au regard de telles déclarations, une même prudence s'impose et il faut écarter un contresens.

Le lecteur qui voudrait trouver dans ce livre une méditation désireuse de soustraire le corps à la raison, pour le confier à des approches irrationalistes, avides de secrets et de remèdes « miracles », déchantera. Il passera son chemin. Ce livre n'est pas pour lui. Mais qu'il le lise et il changera.

1. Cf. Henri Gouhier qui, voulant synthétiser l'unité du cœur pascalien, le définit comme ce qui dans l'homme adhère à l'indémontrable. Cf. Henri Gouhier, *Blaise Pascal. Conversion et apologétique*, Paris, Vrin, 1986, chap. III, « Du cœur », p. 69 *sq.*

2. Cf. Hélène Michon, « Les raisons du cœur », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 93, n° 1, 2009, p. 47-58, ici p. 55.

3. C'est ce que montre Anthony McKenna : « Les idées primitives sont “trouvées” dans le corps et “senties” par le cœur » (« Pascal et le cœur », in *Treize études sur Blaise Pascal*, éd. par Dominique Descotes, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2004, p. 50).

Jean Starobinski est un rationaliste, un homme des Lumières, un ennemi des effets de pouvoir manigancés par ceux qui veulent régner par l'ignorance et les prestiges du faux. Rien n'est plus aisé – la fragilité du corps, le voisinage de la maladie, la fréquentation de la mort rendent craintif et la crainte rend crédule. Affaibli dans son corps et amoindri dans son jugement, à bout de forces enfin, le malade est prêt à croire et à livrer son destin au charlatan qui promet de soigner la maladie la plus grave avec un zeste de plante, un yaourt nature, une pierre chaude, du foin et quelque massage traditionnel appris la veille. On pense à Fontenelle, et à Bayle qui demande au seuil de ses *Pensées diverses sur la comète* : « Que ne pouvons-nous voir ce qui se passe dans l'esprit des hommes lorsqu'ils choisissent une opinion¹ ! » C'est en 1680.

Il y a du Fontenelle et du Bayle chez Jean Starobinski qui les commenta². Starobinski croit aux progrès de la rationalité médicale mais sait, comme Bayle, que « le besoin de croire reste vivace, qu'il est présent au tréfonds de celui qui se confie à la médecine scientifique³ ».

La science – peut ainsi écrire Jean Starobinski – est une valeur parce que nous avons fait de la rationalité une valeur pour notre existence, une valeur alliée à d'autres valeurs qui nous importent. Ce que nous apercevons ainsi plus clairement, dans le péril qui n'a pas disparu, c'est que le choix de la rationalité, qui est fondateur, n'a pas eu lieu une fois pour toutes. Il faut constamment le renouveler⁴.

Comme Bayle, Starobinski sait que la ténacité des croyances et le désir d'irrationalité naissent dans les plis de la raison elle-même et qu'ils se nourrissent d'elle.

1. Pierre Bayle, *Pensées diverses sur la comète* [1680], éd. par Joyce et Hubert Bost, Paris, Flammarion, 2007, p. 72.

2. Cf. Jean Starobinski, « Le rationalisme du XVIII^e siècle », in Maurice Merleau-Ponty (dir.), *Les Philosophes célèbres, op. cit.*, p. 180-185.

3. Jean Starobinski, « Médecine et antimédecine » (1993), ici même, p. 217.

4. Jean Starobinski « Médecine et rationalité » (1992), ici même : « Les nouveaux censeurs », p. 159.

Nous voici prévenus : le titre choisi ne saurait signifier un refus de la rationalité, mais au contraire la décision, pour qui se pencherait sur le corps, de recourir à une raison plurielle, à plusieurs « emblèmes de la raison », ou même, plus radicalement, à plusieurs raisons. Nous dirions aujourd'hui : à plusieurs régimes de rationalité, qui ne se confondent pas avec l'irrationnel mais entendent s'y opposer. Retrouvant l'ancienne formule d'Aristote selon laquelle « l'être se dit de plusieurs manières » (*pollakôs légomenon*)¹, Starobinski écrivait à propos de Bachelard : « Mieux vivre est *un* verbe qui se conjugue selon plusieurs modes². » Comme c'est lui qui souligne, nous nous sentons autorisés à dire que, pour lui, le corps est *un* verbe qui se conjugue selon plusieurs modes. Les raisons du corps sont les modes conjugués de la rationalité.

C'est que, pour Starobinski, le corps serait mal compréhensible si on tentait de lui appliquer un seul modèle de rationalité. Si connaître c'est toujours connaître par les causes³, connaître les raisons du corps ce pourrait bien être connaître par les causes de sa santé comme de ses maladies, de la manière dont il se porte, de son allure comme de ses désirs. On comprend vite cependant que connaître le corps par ses causes, c'est ouvrir une manière de compétition où les prétendants se disputent comme les médecins à la visite au chevet des malades. Comment guérir ? En agissant sur les causes de la maladie. Comment agir sur les causes de la maladie ? En percevant les raisons du corps.

Lors de la pandémie de la Covid-19, nous avons fait l'expérience que des différences subsistent et s'accroissent entre « ceux qui produisent la médecine comme savoir, ceux qui l'utilisent comme pouvoir, et ceux qui tiennent la production de ce savoir et l'exercice de ce pouvoir comme un devoir à leur

1. Aristote, *Métaphysique*, A, 9, 992 b et Γ 2, cf. éd. Tricot, Paris, Vrin, 1991, respectivement p. 98 et p. 176. Cf. les célèbres pages de Pierre Aubenque, « La multiplication des sens de l'être : le problème », in *id.*, *Le Problème de l'être chez Aristote*, Paris, PUF, 1994 [1962], p. 134 sq.

2. Jean Starobinski, « La double légitimité », art. cité, p. 244.

3. Aristote, *Métaphysique*, 993 b, 23-24, et *Analytiques postérieurs*, I, 2, 71 b, 9-12.

égard et à leur bénéfice¹ ». Et parmi ces derniers, la rationalité s'est distribuée aussi sous différentes formes pour répondre, par des conduites adoptées plus ou moins scrupuleusement, à des exigences formulées à chaque fois au nom de rationalités contradictoires. Résonnent fortement ici les paroles de Georges Canguilhem :

Des siècles durant, l'activité du médecin avait été la réponse à la prière de l'homme frappé par le mal. Elle est devenue une exigence de l'homme qui refuse le mal. Cette conversion de l'imploration en revendication est un fait de civilisation, de nature politique autant que scientifique. Dans les sociétés industrielles, les hommes acceptent difficilement que certaines maladies donnent occasion aux médecins d'avouer leur impuissance, et les médecins acceptent difficilement qu'on puisse les croire incapables de relever un défi².

À chacun son irrationnel – il y a eu celui des médecins *furieux de ne pas guérir*, il y a eu celui des politiques *furieux de ne pas guérir*, il y a eu celui des populations *furieuses de ne pas guérir*.

La première raison du corps, c'est celle des médecins. Jean Starobinski pose la question de la « rationalité médicale » et de son histoire. Il nomme antimédecine le refus de cette rationalité. Les raisons du corps, c'est donc d'abord l'étude des différents régimes de rationalité qui déterminent le savoir médical. Comment nier que les progrès de l'anatomie, de l'histologie, de l'histopathologie, mais aussi de la physiologie et de la chimie organique aient exercé une influence considérable sur la manière dont les médecins ont conçu l'exercice de leur profession ? Starobinski est formel : « Les nouvelles techniques scientifiques élargissent le champ de l'exploration médicale. [...] Les techniques chimiques et biochimiques ont enrichi

1. Georges Canguilhem, « Puissance et limites de la rationalité en médecine » [1978], in *id.*, *Études d'histoire et de philosophie des sciences*, op. cit., 7^e éd., 2002. Cf. aussi Georges Canguilhem, *Écrits sur la médecine*, Paris, Seuil, 2002.

2. Georges Canguilhem, « Puissance et limites de la rationalité en médecine », op. cit., p. 394.

parallèlement notre connaissance de la maladie et notre arsenal thérapeutique¹. » Il décrit les étapes de ces progrès récents : progrès des connaissances relatives aux hormones stéroïdes, découverte de l'effet thérapeutique de la cortisone, traitement chimique des maladies infectieuses, perfectionnements de l'anesthésie, progrès de la radiothérapie. C'est en exigeant toujours plus de rationalité que la médecine a accompli ses progrès les plus spectaculaires. Jean Starobinski n'a jamais nié ou dénié le caractère scientifique de la médecine. Il n'ignore pas le gain d'efficacité que la science a pu apporter à la médecine moderne. Il aime faire l'histoire des erreurs pour pouvoir affirmer que « le propre de la science d'aujourd'hui, c'est de tout mettre en œuvre à la fois pour confirmer ses hypothèses et pour critiquer ses résultats [...] La raison scientifique est aujourd'hui entraînée à l'autocontestation² ». Avec Canguilhem, il sait repérer l'émergence d'un concept, le décalage des progrès empiriques et des progrès théoriques. On verra ici que certaines maladies ont fait pivoter la rationalité médicale sur elle-même : face à l'origine de la semence, face à la chlorose, face au stress aussi, il faut inventer de nouvelles raisons du corps et il n'est pas rare que la rationalité médicale ait trouvé ses propres limites quand elle a su susciter, de l'intérieur même de sa progression, des antagonismes, et qu'elle a provoqué, par les moyens mêmes de ses succès, de nouvelles sortes d'échecs. Les malades et leurs proches le savent bien quand ils entendent parler, inquiets, des choix entre radiothérapie et chimiothérapie. Ils vivent dans leur chair meurtrie les hésitations entre plusieurs modèles d'action sur le corps – ils pressentent que les raisons du corps se heurtent à celles de la science qui veut les comprendre pour mieux les guérir. Jean Starobinski sait aussi que les progrès ont leurs contrecoups et il voit venir ceux de la médecine moderne : vieillissement de la population, nombre croissant des maladies cardio-vasculaires, et surtout de nouvelles violences faites à la nature. Il sait enfin qu'à chaque progrès de la médecine correspond un progrès

1. Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, op. cit., p. 85 sq.

2. « Médecine et rationalité », ici même : « Les nouveaux censeurs », p. 159.

relatif de l'antimédecine. La froide rationalité des médecins d'aujourd'hui pousse le malade à se tourner vers ceux qui lui montreront davantage d'égards : « Il écouterait plus volontiers les sorciers, ou, sous telle couleur doctrinale qu'on voudra, ceux qui répondent à son incertitude et à son angoisse¹. » Jean Starobinski n'a pas de mots assez durs pour dénoncer ces charlatans, rappeler que les « médecines parallèles » sont aussi des « industries », invoquer l'histoire des sciences et indiquer que chaque âge de la médecine a son antimédecine parce que la seconde croît dans la marge de la première comme son ombre portée.

Le corps à la première personne du singulier

La raison du corps, c'est ensuite la raison individuelle du malade car la santé ou la maladie ne se conjuguent au corps qu'à la première personne du singulier. La maladie, c'est toujours « la maladie de l'individu », comme l'écrit Hegel dans des pages profondes :

Le caractère universel du fait que, comme individu, l'homme ait une existence *finie* se révèle auprès de lui comme la puissance abstraite dans l'issue du processus, lui-même abstrait, qui se déroule à l'intérieur de lui. Son inadéquation à l'universel est sa *maladie originelle* et le *germe* inné de sa *mort*².

La raison du corps est alors celle tout à la fois limitée et enveloppante de ce corps-ci, de ce corps qui est le mien ou le tien à nul autre pareil et qui est à la fois toi, ton œuvre et ta signature. Ici, la rationalité médicale s'accomplit en reconnaissant sa propre limite et en s'avouant à elle-même qu'elle doit changer de registre. Canguilhem encore : « Il faut s'avouer enfin qu'il ne peut y avoir homogénéité et uniformité d'attention et

1. « Médecine et antimédecine », ici même, p. 217.

2. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé* [1817], § 375, trad. par Maurice de Gandillac, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1970, p. 345.

d'attitude envers la maladie et envers le malade, et que la prise en charge d'un malade ne relève pas de la même responsabilité que la lutte rationnelle contre la maladie¹. » Jean Starobinski montre que la technique médicale ne saurait s'abstraire de son lieu d'exercice : le corps toujours unique d'un individu singulier, avec son histoire, ses mots, ses douleurs, ses pouvoirs et ses craintes. Au médecin, l'art de juger, c'est-à-dire d'appliquer en raison les techniques qu'il tient du savoir qui les fonde. Nulle technique ne saura être la pure application d'un savoir appris – le corps a ses raisons, ses raisons propres qui nécessitent qu'on sache articuler théorie et pratique². Le médecin et son patient instaurent un dialogue : « On ne guérit pas les maladies par la seule vertu d'une physionomie bienveillante, mais une médecine sans visage laisse les malades dans l'angoisse³. » Le refus des raisons du corps aura alors deux visages symétriques. L'un, autoritaire, voudra à tout prix plier à la maladie le malade qu'il n'écouterait pas. Il prescrira, il opérera, il négligera le vivant dans la vie. Au sortir de l'opération, penché sur le malade exsangue, il lui dira que *tout s'est bien passé* et se détournera. Rationalité et efficacité s'unissent au surplomb de la douleur qu'elles ignorent. L'autre visage, non moins autoritaire, voudra plier la maladie

1. Georges Canguilhem, « Puissance et limites de la rationalité en médecine », art. cité, p. 408.

2. Cf. Emmanuel Kant : « Il est évident qu'entre la théorie et la pratique il doit y avoir encore un intermédiaire qui forme le lien et le passage de l'une à l'autre, quelque complète d'ailleurs que puisse être la théorie. En effet, au concept de l'Entendement, qui contient la règle, doit se joindre un acte du Jugement par lequel le praticien discerne si la règle s'applique ou non au cas présent ; et, comme on ne saurait toujours fournir au Jugement des règles qui lui servent à se diriger dans ses subsomptions (puisque cela irait à l'infini), on conçoit qu'il y ait des théoriciens qui ne puissent jamais devenir praticiens de leur vie, parce qu'ils manquent de Jugement : par exemple des médecins ou des jurisconsultes, qui ont fait d'excellentes études, mais qui, lorsqu'ils ont à donner un conseil, ne savent comment s'y prendre » (*Théorie et pratique*, éd. par Louis Guillermit, Paris, Vrin, 1988). Sur la médecine de Kant, cf. le livre ancien de H. Bohn, *Über Kants Beziehungen zur Medizin*, Königsberg, Rosbach, 1873.

3. Jean Starobinski, « Physionomie et communication », ici même : « Toute rencontre est rencontre d'un visage », p. 89.

au malade, qui se fera fort de ne pas vouloir être traité comme tout le monde, affirmant – comment ne pas le comprendre ? –, qu'en l'occurrence, c'est *sa* peau nonpareille qu'il veut sauver. Ce « symptôme de nostalgie » se fonde dans l'inquiétude. « Il est si difficile – commente Jean Starobinski – d'apprendre à vivre avec de nouveaux modèles d'univers¹. » Désarmé, le malade se jettera dans les bras du bonimenteur lui promettant des remèdes du passé qui ont fait depuis longtemps la preuve de leur inutilité.

Raisons politiques

Enfin, la raison du corps, c'est aussi, et nous n'en doutons plus aujourd'hui, la raison politique. Dans son *Histoire de la médecine*, Jean Starobinski rapporte le mot de Virchow selon lequel la « médecine est une science sociale² ». Encore faut-il, quand on fait une analyse du corps en le décrivant comme le lieu d'articulation entre savoir et pouvoir, distinguer les raisons et les ordres avec la plus grande précision. Le corps serait comme le point d'impact où viennent s'inscrire ces logiques qui articulent savoir et pouvoir. Car le corps est objet de savoir dans les laboratoires de recherche, il est l'objet d'un pouvoir quand la « sécurité sociale » le prend en charge, il est l'objet d'un pouvoir économique quand les grands laboratoires scientifiques le tracent et le traquent, il est l'objet d'un pouvoir économique encore quand il se rend en pharmacie. À chacune de ces instances répondent des régimes de rationalité particuliers et les intersections sont nombreuses, délicates, et parfois tragiques. Il suffit de penser aux « campagnes de vaccination » pour constater que les politiques de la santé font naître toutes sortes de doutes au sein des populations. On rappellera aussi que le malade est devenu non seulement un patient mais encore un consumma-

1. Jean Starobinski, « Médecine et rationalité », ici même : « Les nouveaux censeurs », p. 159.

2. Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, *op. cit.*, p. 86.

teur qui s'automédique : l'imagination du *malade imaginaire* est devenue économique et politique.

D'étranges entrelacs se nouent : le malade exprime la société qui exprime le malade. Comme nous l'apprend Sigerist, non seulement « la relation humaine » entre un malade et son patient est un « fait social », mais encore les maladies sont filles de leur temps. On est frappé par cette formule : « [Il] semble quelquefois que l'esprit d'une époque ait créé ou favorisé certaines formes de la maladie, comme si les phénomènes morbides étaient capables d'exprimer les tendances profondes de la société » (ici même, p. 179). Jamais l'anthropologie médicale ne doit oublier « la nature sociale de l'homme » (ici même, p. 287), même si elle n'a pas intérêt à se fier à cette seule causalité, comme l'atteste la critique de la notion de stress.

Contemporain du concept foucauldien de « biopolitique¹ », Jean Starobinski n'a pourtant pas développé ses investigations dans ce sens, préférant concentrer son attention sur son objet conducteur : le corps.

Cet historien des mots et des idées s'est ainsi montré attentif aux métaphores médicales dans le lexique politique au fil d'une enquête sur le siècle des Lumières : *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice au siècle des Lumières*². Rousseau, qui avait fait le constat amer que la société dans laquelle il vivait détruisait la vérité des rapports sociaux et nuisait à la liberté, s'est demandé comment réformer cette même société. Si, selon une des profondes leçons de son anthropologie politique,

1. Le terme né dans des conférences données par Foucault au Brésil en 1975 sera développé dans les cours au Collège de France entre 1975 et 1979 : *Il faut défendre la société* (cours 1975-1976), Paris, Gallimard / Seuil, coll. « Hautes Études », 1997 ; *Sécurité, territoire, population* (cours 1977-1978), Paris, EHESS / Gallimard / Seuil, coll. « Hautes Études », 2004 ; *Naissance de la biopolitique* (cours 1978-1979), Paris, EHESS / Gallimard / Seuil, coll. « Hautes Études », 2004. Il aura une postérité remarquable et constitue un des axes du travail du philosophe contemporain Giorgio Agamben, cf. *Homo sacer. L'intégrale* (1997-2015), Paris, Seuil, 2016.

2. Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice au siècle des Lumières*, Paris, Gallimard, coll. « NRF essais », 1989.

« la nature humaine ne rétrograde pas¹ », il reste la révolution et la réforme. La première écartée par crainte que les violences ne changent rien et se perpétuent², la réforme apparaît comme la solution. Elle est, comme la lance d'Achille³, un remède dans le mal :

Il n'est pas indifférent, toutefois, que le remède soit imaginé selon le modèle homéopathique, *dans* le mal lui-même, ou qu'au contraire il survienne, *du dehors*, selon le modèle allopathique, pour combattre le mal par son contraire. Car, dans le cas favorable où, par un meilleur usage, le mal lui-même parvient à guérir le mal, la voie est ouverte pour une grande réconciliation, et rien de ce que les hommes ont acquis au cours de leur histoire ne doit être complètement rejeté ; dans l'hypothèse inverse, le comble du mal doit être atteint, pour qu'intervienne une rupture libératrice, et qu'un nouvel ordre de choses s'instaure à la place de celui qui avait atteint les limites de la corruption. Dans les deux éventualités, le mal aura servi, mais, dans le premier cas, il se sera montré apte à se laisser transformer en bien ; dans le second, il aura, par son excès même, appelé sa destruction, son remplacement par une puissance antagoniste⁴.

Starobinski veut même faire « du remède-dans-le-mal l'intuition fondamentale de la philosophie politique de Rousseau⁵ ». C'est donner raison à Socrate qui répondait à Glaucon dans *La République* : « Tu fais d'Esculape un politique », « il l'était en effet⁶ ». Encore faut-il se rendre attentif à la différence des raisons qui traversent le politique. Si le remède dans le

1. Rousseau juge de Jean-Jacques. *Dialogues*, III, in Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, vol. 1, *op. cit.*, p. 935.

2. Jean-Jacques Rousseau : « Il n'y a plus de remède, à moins de quelque grande révolution presque aussi à craindre que le mal qu'elle pourrait guérir, et qu'il est blâmable de désirer et impossible de prévoir » (*Observations sur le Discours sur les sciences et les arts*, in *Œuvres complètes*, vol. 3, *op. cit.*, p. 56).

3. Cf. Jean Starobinski, *Le Remède dans le mal*, *op. cit.*, sur la lance de Télèphe, p. 191 sq.

4. *Ibid.*, p. 171.

5. *Ibid.*, p. 177.

6. Platon, *République*, III, 407 e.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2020. N° 123840 ()

Imprimé en France